



UNE JOURNÉE DE LIBERTÉ

150 ANS
LA LIBERTÉ

Supplément du 22 septembre 2021

Alain Wicht

PHOTOS, VIDÉOS: DÉCOUVREZ CE SUPPLÉMENT EN VERSION NUMÉRIQUE
SUR WWW.LALIBERTE.CH/UNEJOURNEE



Alain Wicht

DANS L'ORDRE D'APPARITION

- p.5** Véronique Python, secrétaire
- p.7** Jérémie Rico, journaliste à la cellule numérique
- p.9** Serge Gummy, rédacteur en chef
- p.11** Alain Wicht, photographe et Doris Meylan, archiviste photos
- p.13** Maud Tornare, journaliste au cahier Régions
- p.15** Sébastien Julian, responsable du courrier des lecteurs
- p.17** Valentine de Dardel, vidéaste
- p.18** Le jeu de l'oie «Le train-train du quotidien» dessiné par Alex
- p.21** Angélique Eggenschwiler, chroniqueuse
- p.22** Pascal Baeriswyl, journaliste au 1^{er} cahier et Olivier Wyser, critique cinéma et journaliste au cahier Magazine
- p.25** Sandra Cornu, polygraphe à media f et Lionel Auzet, courtier en publicité à media f
- p.27** Alexandre Ballaman, dessinateur
- p.28** Christophe Sugnaux, journaliste et metteur en page au desk
- p.29** Thomas Truong, éditeur au cahier Sport
- p.31** Marc Loretan, correcteur
- p.33** Matthias Kobel, responsable du centre d'impression de Berne
- p.35** Jacqueline Duffey, employée du service de distribution Davide Tamburino, responsable du service commercial

ÉDITO



SERGE GUMMY
Rédacteur en chef

La Liberté, ce petit miracle quotidien

C'est un petit miracle qui se reproduit six jours par semaine depuis 150 ans. Le supplément que vous avez sous les yeux, sur votre tablette, sur papier ou sur notre site dédié, est le fruit d'un travail collectif qui mobilise toutes nos équipes quasiment sur les vingt-quatre heures d'une journée.

Tout commence vers sept heures du matin, à l'arrivée de nos secrétaires. La rédaction de *La Liberté* s'ébroue lentement, dans des effluves de café et la douce musique des bavardages et des rires et celle, plus tonitruante, des premiers téléphones. Après l'échauffement, les différentes rubriques élaborent leur programme pour l'édition du lendemain. Portraits, reportages, enquêtes, commentaires: leurs propositions sont débattues ensuite à la grand-messe du briefing de 10 heures. Mais le menu alors inscrit à la carte peut en tout temps être chamboulé par un arrivage de nouvelles fraîches ou d'actus plus brûlantes.

En même temps que le flux de l'information se déverse à travers nos canaux numériques et que nos journalistes s'en vont sur le terrain, déjà le journal du lendemain prend forme. Il constitue une sorte de puzzle dont les pièces, au fil de la journée, s'assemblent: les publicités récoltées par notre régie media f, les articles de nos spécialistes, les images de nos photographes et les infographies, sans oublier le dessin d'Alex et la chronique d'Angélique.

En début de soirée, le journal commence vraiment à se ressembler, grâce au travail des polygraphes et des journalistes en charge de l'édition. La machine tourne alors à plein régime, et c'est toujours sous un certain stress que les dernières pages sont envoyées à l'imprimerie. Minuit et demi, dernier délai.

Mais l'histoire ne se termine pas là. Car les journaux «roulés» en une heure au Druckzentrum de Berne doivent encore être livrés à nos abonnés. C'est là qu'interviennent nos porteurs, dernier maillon de la chaîne. Au petit matin, ils terminent

leur tournée, juste avant que les lumières de la rédaction se rallument et que *La Liberté* reparte pour un tour.

Pour marquer les 150 ans de votre quotidien, nous

avons voulu vous faire vivre de l'intérieur «Une journée de Liberté», dans les coulisses, à nos côtés. Ce supplément se veut aussi une rencontre avec ces professionnels de divers métiers, dont l'union des talents fait notre force. Et qui, jour après jour, s'investissent avec passion et compétence à votre service, chers lectrices et lecteurs, chers annonceurs, pour raconter votre régime. >>

En début de soirée, la machine tourne à plein régime

LA LIBERTÉ

Quotidien romand édité à Fribourg depuis 1871
Internet: www.laliberte.ch

Impressum

La Liberté médias SA
Bd de Pérolles 38 – 1700 Fribourg
Actionnaires: Sœurs de l'Œuvre de Saint-Paul (participation majoritaire), Sofripa SA (BCF et Groupe E (part. minoritaire)).
Président du conseil d'administration: **Martial Pasquier**
Editeur: **Thierry Mauron**

RÉDACTION

Bd de Pérolles 42
1700 Fribourg
Tél. 026 426 44 11
Fax 026 426 44 00
redaction@laliberte.ch

Rédacteur en chef:
Serge Gummy (SG)

Rédacteurs:
resp. **Vincent Chobaz (VIC)**,
François Rossier (FR),
Pierre Schouwey (PSC),
Stéphanie Schroeter (SSC),
Jérémy Rico (JER),
Lise-Marie Piller (LMP).

Infographies:

Florence Cerouter (FC).

Dessin de presse:
Alex Ballaman (FC).

Mise en page: **Julie Rudaz (JR)**.

PUBLICITÉ

Service de publicité pour le canton de Fribourg et la Broye vaudoise (ZE 15)
Régie: media f SA
bd de Pérolles 38
1700 Fribourg.
Tél. 026 426 42 42
info@media-f.ch



Rattachée au secrétariat, Véronique Python ouvre la boutique. Une nouvelle journée commence.

Véronique Python travaille depuis bientôt treize ans au secrétariat de la rédaction

C'est elle qui allume la lumière

Elle est le sourire de la rédaction. Celui que les visiteurs voient en premier, une fois la porte du deuxième étage de Pérolles 42 franchie. Fidèle au poste depuis bientôt treize ans, Véronique Python, 53 ans, est l'une des deux secrétaires que compte *La Liberté*. Rencontre avec cette maman de quatre enfants, aux petits soins avec tous les journalistes...

Vous êtes la première à arriver le matin. Comment la vie de la rédaction se développe-t-elle tout au long de la journée?

A 7 h, le long couloir de la rédaction est plongé dans le noir, désert, le silence règne. Puis au fil de la matinée des lumières s'allument, des pas résonnent, des voix se font entendre, des rires aussi. Des bureaux, situés de part et d'autre du couloir, me parvient l'écho de discussions animées. Le briefing de 10 h marque la matinée d'un éclat sonore. L'après-midi est rythmé par de nombreux échanges, des interviews, des passages pressés dans le couloir. En fin de journée, une certaine effervescence se ressent avec l'arrivée de l'édition et la mise en page du journal. La rédaction entre alors en résonance avec les dernières informations du jour. Au moment où je finis ma journée, vers 17 h, certains collègues commencent la leur.



Charly Rappo

Qu'avez-vous fait comme formation et d'où venez-vous?

Je suis employée de commerce de formation, puis j'ai obtenu un certificat d'assistante en ressources humaines (RH). J'ai grandi à Genève, d'où je suis partie à l'âge de 25 ans. J'ai épousé un Fribourgeois. Nous nous sommes installés à Fribourg en 1995 après avoir vécu à Bienne et à Bâle.

Travailler à *La Liberté*, c'était un rêve?

J'ai travaillé durant douze ans dans un bureau d'architectes et lorsque j'ai eu quarante ans, j'ai eu envie d'autre chose. C'était le moment ou jamais. Je voulais travailler dans les RH. Or l'annonce pour ce travail à *La Liberté* n'était pas liée à ce domaine, mais cela m'a tout de suite fait tilt.

Pour quelles raisons?

Parce que c'était *La Liberté*. Je souhaitais aussi travailler dans le domaine de l'écrit, pour un journal. C'est quelque chose qui m'a toujours attirée. J'aime lire et je pense être une personne plus à l'aise à l'écrit qu'à l'oral.

Vous travaillez avec des journalistes qui ont parfois la réputation d'être dans leur monde...

S'ils sont dans leur monde, c'est un monde qui m'est accessible, nos journalistes étant très facilement abordables et disponibles. Il est vrai toutefois que certains évoluent dans un univers où la paperasse n'a pas sa place. Il m'appartient parfois de leur rappeler certaines échéances... Cela dit, je porte un regard plein de respect sur ceux qui façonnent ce journal.

«Quand je finis ma journée, certains commencent la leur»

Véronique Python

A quoi ressemble votre quotidien?

Il commence par le tri du courrier et sa distribution. Je m'occupe aussi des divers décomptes et relevés. Je rédige les agendas et mémentos qui paraissent dans nos colonnes. Il y a aussi un travail de facturation. Le tri des

mails – environ une centaine par jour – fait aussi partie de mon job. Comme répondre au téléphone, évidemment. Je fais également le lien avec les RH en ce qui concerne les stagiaires, les pigistes, etc. Et parfois, je rédige même une plage de vie, une manière de se sentir impliquée dans la vie du journal. Bref, je suis un petit maillon de la chaîne.

Vous vous occupez aussi de l'horaire des messes, non?

Je l'ai longtemps fait, mais c'est aujourd'hui ma collègue qui s'en charge. D'ailleurs, ma belle-mère a longtemps cru que je connaissais par cœur l'horaire des messes (*elle rit!*)

Vous êtes directement au contact avec les lecteurs. Quel lien avez-vous avec eux?

Il s'agit, pour la plupart, d'échanges cordiaux et constructifs en lien avec le contenu du journal ou les abonnements. Même si les contacts sont es-

sentiellement téléphoniques, je peux percevoir le mécontentement, la frustration ou alors la satisfaction et l'enthousiasme des lecteurs. Certains d'entre eux sont touchants, nous entendent la porte de leur vie, d'autres sont reconnaissants pour un article paru. Certains encore nous offrent en fin d'appel une touche d'humour, un éclat de rire. On ressent ce lien particulier entre *La Liberté* et ses lecteurs.

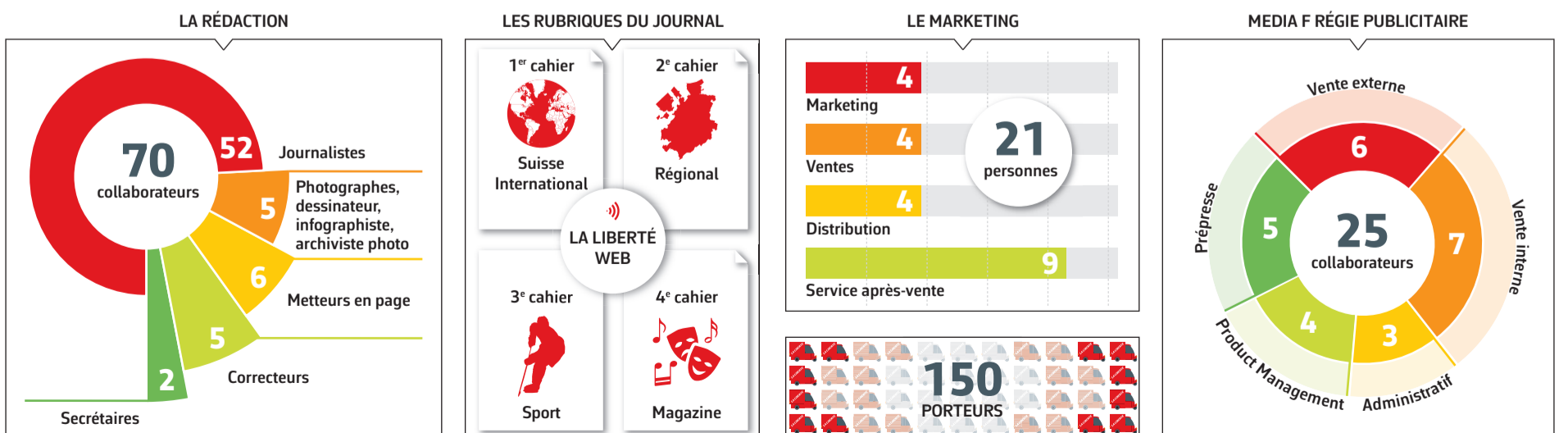
Et vous êtes surtout la gardienne du bocal à chocolats...

Il y a un bocal, au secrétariat, que je remplis chaque jour de douceurs. Je peux déterminer si tel ou tel collègue aime plutôt le chocolat ou les bonbons.

Qui sont les plus grands becs à miel de la rédaction?

Je ne citerai pas de nom, par crainte de représailles, mais je dirais que la rubrique des sports arrive aisément en tête du peloton. >>

STÉPHANIE SCHROETER/VIC



4h

5h

6h

7h

8h

9h

10h

11h

12h

13h

14h

15h

L'équipe web prend les manettes du site internet et de l'application.

A 29 ans, Jérémy Rico est le responsable de la cellule numérique de *La Liberté*

L'explorateur de la planète web



Charly Rappo

Imaginez un lieu où tout est possible, un laboratoire d'idées. C'est un peu ce que représente la partie numérique de *La Liberté*, qui a vu le jour il y a quelques années et se développe vitesse grand V. A sa tête, un homme. Ou plutôt un jeune homme: Jérémy Rico. A la rédaction, il est connu pour être celui qui habite le plus près des bureaux de Pérolles (comptez deux minutes de marche). Il est aussi le troisième plus jeune journaliste de l'étage. «Au sein de la cellule numérique, on teste, on rate, on recommence, on réussit... On peut toucher à tous les thèmes: élections américaines, fribourgeoises, Montreux Jazz Festival, Euro.»

Tee-shirt floqué d'un célèbre petit crocodile et pantalon en velours noir, le Fribourgeois de 29 ans cache sa personnalité d'insatiable créatif derrière des allures flegmatiques. «Je ne suis pas quelqu'un qui panique ou qui s'énerve. Je pense que c'est agréable pour mes collègues, en plein rush», s'amuse celui qui a toujours été «branché numérique» et a appris sur le tas à faire des podcasts ou à tourner des vidéos avec un iPhone. Il a affûté sa plume au bureau de la régionale, à Bulle, avant de rejoindre Fribourg, où il habite avec sa compagne. Il dirige la cellule numérique depuis presque deux ans. Son équipe est composée de trois trentenaires autour desquelles gravitent des collaborateurs occasionnels.

Dans le bureau du web, partagé avec les journalistes de la rubrique

sportive, les journées s'apparentent à un joyeux entrecroisement de tâches. Essayons d'y mettre un peu d'ordre. «Nous assurons des horaires entre 7 h 30 et 22 h en nous relayant», explique Jérémy Rico, qui a trois casquettes: chef d'équipe, chef de projet (il participe au développement numérique du titre et contribue à lancer de nouvelles idées), et journaliste, puisqu'il écrit également, prioritairement pour animer les différents supports multimédia de *La Liberté*.

Jérémy Rico

Et puis il y a les tâches supplémentaires, qu'il faut assurer lorsque les collègues sont en vacances ou occupés par un important dossier. Jérémy Rico fait parfois de la modération sur les réseaux sociaux. Les commentaires des internautes sont passés au crible d'une charte très précise. Une phrase insultante sera par exemple effacée. «Les sujets personnels et intimes font beaucoup réagir, comme le vaccin, le Covid-19 de manière générale, le véganisme, les questions de genre.» Le Fribourgeois ajoute que les articles du cahier régional auront souvent plus de succès sur Facebook, ceux du cahier magazine sur Instagram et les sujets politiques sur Twitter.

Dans ses loisirs, Jérémy Rico aime surfer sur le web. Mais parfois, il dé-

connecte. Il prend son appareil photo argentique. Passe de longues heures à développer des images. «Je travaille sur des pixels toute la journée et le numérique est immatériel. Les photos sont tangibles.»

Des efforts ciblés

Evidemment, les quatre du web forment une petite équipe. Impossible de suivre le rythme des principaux médias internationaux. Ils n'auront par exemple pas été les premiers à annoncer le décès de Jean-Paul Belmondo. Par contre, ils ont réfléchi à la meilleure manière de décliner le sujet: «Nous avons cherché des contenus d'archives, des vidéos. Puis un collègue nous a dit que l'acteur avait bu un café à Fribourg avec Jo Siffert (le coureur automobile, ndlr) et qu'il allait écrire un article à ce sujet. Dès que le texte a été achevé, nous l'avons mis en ligne. Par contre, à Fribourg, nous devons être les premiers à dire les choses.»

Son souhait? Intéresser les jeunes via le numérique et les pousser à s'abonner à *La Liberté*. «J'ai toujours voulu parler à ma génération, qui n'a plus forcément le réflexe de s'abonner au papier.» Raison

pour laquelle ses articles parlent par exemple de tiktokeurs ou d'instagrammeurs. «Nous n'attendons pas que quelqu'un ait 30 ans pour faire son portrait», illustre-t-il.

L'autre défi est de réussir à monétiser l'information, car internet a tendance à ressembler à un grand bar où tout le monde se sert gratuitement. «Aucun média de Suisse romande n'a trouvé la recette miracle, tout le monde tâtonne.» A l'avenir, Jérémy Rico voit le numérique poursuivre sur sa lancée. Mais il ne pense pas que la version papier de *La Liberté* disparaîtra. »

LISE-MARIE PILLER

«Au sein de la cellule numérique, on teste, on rate, on recommence, on réussit...»

LA QUESTION

Combien d'article(s) un journaliste écrit-il par jour?

Il n'y a pas de règle toute faite. Tout dépend de l'importance que la rédaction souhaite donner au sujet, du degré d'urgence de son traitement, ou de la disponibilité des interlocuteurs choisis. Rédiger une brève prendra moins de temps que se lancer dans une enquête au long cours. Mais grosso modo, avec un sujet par jour et par journaliste, on n'est pas très loin de la vérité. Sans oublier que les rédacteurs doivent en parallèle décliner leur sujet sur les différents supports numériques du journal.

Le rédacteur en chef Serge Gumy anime le premier rendez-vous majeur de la journée

La grand-messe de 10 heures



Charly Rappo

Avez-vous des remarques sur l'édition du jour?» A *La Liberté*, les jours se succèdent et ne se ressemblent jamais, mais il y a des rituels qui, eux, ne changent pas. Le briefing de 10 heures est de ceux-là. Ce rendez-vous quotidien commence toujours par cette question posée par le rédacteur en chef, Serge Gumy. C'est lui, ou un de ses adjoints, qui mène la danse chaque matin sur le coup de 10 heures. Un représentant des quatre rubriques que compte le journal, ainsi qu'un membre de la cellule web, assistent également à cette réunion. Au préalable, chacun a discuté de la matière au sein de son équipe. Les délibérations de 10 heures seront ensuite résumées dans un procès-verbal envoyé par courriel à toute la rédaction.

Attention à la cloche

Impossible de manquer ou même d'ignorer l'appel des troupes! Une imposante cloche, pendue dans le couloir, rappelle ce rendez-vous dont l'objectif est de passer en revue l'édition du jour, mais aussi de discuter des articles qui paraîtront le lendemain. «Cette cloche est un héritage d'un ancien secrétaire général de la rédaction. C'est Roger de Diesbach (rédacteur en chef de 1996 à 2004) qui a eu l'idée de l'utiliser. Il en avait marre que les participants au briefing arrivent en retard», résume Serge

LES BRIEFINGS

- » 9 h (lundi) Séance hebdomadaire des sports.
- » 9 h 15 Séance quotidienne du premier cahier (rubriques internationale, suisse et économie).
- » 9 h 15 Séance quotidienne de la rubrique régionale.
- » 10 h Séance quotidienne générale.
- » 11 h (lundi) Séance hebdomadaire du magazine.
- » 14 h (lundi) Séance hebdomadaire de la cellule web.
- » 15 h 30 (lundi) Séance hebdomadaire générale, prévisions pour la semaine.
- » 17 h Séance quotidienne entre le chef de jour et les éditeurs.
- » 19 h Le «mur»: passage en revue quotidien des pages déjà montées.

Gumy, 51 ans, qui est donc devenu le gardien de la cloche.

Père de quatre enfants, il connaît la maison par cœur, lui qui y a effectué son stage de journalisme avant de voguer vers d'autres horizons journalistiques et d'y revenir en 2010. Et il ne boude pas son plaisir. «J'ai deux privilèges dans ma fonction de rédacteur en chef: sonner la cloche et engager des gens!»

Moment capital

Depuis son entrée en fonction en août 2015, l'heure de la réunion a été avancée de trente minutes. Le briefing de 10 heures dure en moyenne une petite heure; tout dépend des participants, de leur faconde et, évidemment, des sujets évoqués et de l'actualité. «C'est un apprentissage sur le tas, cela nous permet de mettre en exergue ce que nous avons bien ou mal fait et donc d'éviter de commettre les mêmes erreurs», ajoute le rédacteur en chef, qui profite également de ce moment pour faire part de ses souhaits et doléances en amont plutôt qu'en aval. «C'est un moment capital pour la cohésion de groupe.»

Ce lundi matin-là, ils sont sept autour de la table, dans la salle principale de la rédaction baptisée «salle Schorderet» en hommage au chaonine éponyme, fondateur du journal. Légers rires, petites et grosses blagues en préambule donnent le ton de ce passage en revue dont l'am-

bianche est plutôt paisible, mais pas bon enfant. Car derrière les plaisanteries ou bons mots du chef se cachent parfois quelques critiques quant à la pertinence de tel ou tel sujet.

Toutes les rubriques et articles principaux font l'objet d'une discussion, ou du moins d'une courte remarque. «J'ai quelques doutes sur ce Fait du jour...» ou «nous aurions pu reporter ce sujet pour mettre celui-là en évidence», glisse Serge Gumy qui, «globalement», qualifie le journal du jour de «bon» tout en félicitant, au passage, les journalistes et photographes ayant été «de piquet» durant le week-end.

Le menu du lendemain

Puis, il est temps de dévoiler le menu de la prochaine édition, son nombre de pages et les sujets qui seront mis en évidence sur le site internet et les réseaux sociaux. Les représentants des rubriques prennent la parole tour à tour sous le regard parfois un brin sceptique du rédacteur en chef, dont les interventions se résument à «J'aimerais que...» ou à «Je compte sur vous pour faire ça.»

Visiblement, ce jour-là, il n'est pas friand de l'entrée proposée au menu et lance un débat. «Aimeriez-vous lire ce sujet?» La réponse n'est pas claire, tous les goûts sont dans la nature journalistique. L'entrée en question sera quand même servie, mais sa recette retravaillée auparavant.

Reste encore à souhaiter une bonne journée qui, d'ailleurs, fera l'objet d'autres rendez-vous et briefings, dont celui de 15 h 30 pour passer la semaine en revue. Attention à la cloche! »

STÉPHANIE SCHROETER

LA QUESTION

Qui est ce «ATS» qui signe partout?

L'ATS n'est pas une personne, mais une rédaction à part entière, celle de l'Agence télégraphique suisse. Comme la plupart des médias du pays, *La Liberté* est abonnée à ce service et a l'opportunité de publier les dépêches signées ATS, notamment lorsque les sujets traités ne font pas l'objet de traitements «maison». L'agence aborde l'actualité suisse et internationale, au sens large. Mais également le sport, sous l'enseigne de Sportinformation (SI). L'ATS englobe en outre Keystone, et son flux continu de photos d'actualité.

Le photographe Alain Wicht fige la vie du canton pour *La Liberté* depuis 37 ans

Un 125^e de seconde après l'autre



Un autoportrait – ose-t-on parler de *mirror selfie*? – par Alain Wicht. Les caricatures, signées Geluck, Burki et Maret, sont tirées de la collection de dédicaces reçues par le photographe.

La statistique donne le vertige: le nom d'Alain Wicht a été imprimé à plus de 27 000 reprises dans *La Liberté*. Est-ce un record? De mémoire de membre de la rédaction, personne n'a fait mieux. Mais ironie de l'histoire: la première image à laquelle le nom du photographe est associé le montre, pour une rare fois, devant l'appareil plutôt que derrière. C'était en 1969, et l'ado Alain Wicht prenait la pose après une sortie à vélo avec l'ancien cycliste professionnel Auguste Girard. «A l'époque, on avait tous été très impressionnés de voir arriver Georges Blanc, journaliste à *La Liberté*», se remémore-t-il.

Oublier la photo pour mieux se souvenir de la rencontre qui l'a précédée: voilà une approche qui ne surprendra pas les personnes qui connaissent Alain Wicht, regard sûr et acéré de *La Liberté* depuis 37 ans. Près de quatre décennies que le Villarois sillonne le canton à la découverte de ses habitants. Près de quatre décennies à enchaîner les commandes de photos, jusqu'à huit dans une même journée, qu'il s'agisse de photographe un conseiller fédéral, le pape (deux fois) ou un simple passant.

Celui qui préfère le qualificatif d'artisan à celui d'artiste a choisi d'écrire avec la lumière, car le médium lui assurait de devoir aller à la

rencontre des gens. Après un apprentissage à Fribourg, il découvre la photographie d'actualité au sein de l'agence Actualités Suisses Lausanne, avant de se mettre à son compte deux ans plus tard. De retour à Fribourg, le photographe signe alors des reportages pour toute la presse nationale, dont *La Liberté*. C'est d'ailleurs à cette époque, en août 1980 exactement,

qu'il signe son premier reportage dans le quotidien fribourgeois. Quatre images monochromes, aux teintes sombres, pour laisser voir le travail

d'un copain garde-génisses installé en estivage au-dessus de Grandvillard. Engagé pour de bon au sein de la rédaction de Pérolles en juillet 1984, Alain Wicht ne changera plus jamais d'employeur.

De l'argentique à l'iPhone

Autour de lui, par contre, tout changera. Le Fribourgeois a connu – et aimé – l'argentique et ses chimies. Il a appris à apprécier la photographie numérique au contact de son collègue d'alors, Vincent Murith. Il a ensuite testé et apprécié l'approche nomade et spontanée du smart-

phone, qu'il utilise encore au quotidien, dans les pages du journal comme sur Instagram.

Les techniques évoluent, et avec elles le travail du photographe. «Quand on commence la photo, on a des idées en tête, on veut montrer les secrets qui se cachent au plus profond des gens. Depuis, j'ai changé. De quel droit je me permettrais de montrer ces choses si on ne veut pas me les dévoiler? Je prends ce qu'on m'offre. Une image n'est que le 125^e de seconde d'une vie.»

L'homme, par contre, est resté entier au fil des décennies. Car Alain Wicht, c'est aussi un caractère affirmé. «pas facile» l'avoue-t-il lui-même, toujours franc et entier. Et cela se sent dans ses images. L'homme n'est pas du genre à se cacher derrière son boîtier. Il préfère aller au contact, discuter, charmer parfois. «Je ne peux pas voler une image. Ça m'a valu d'en rater, mais j'en ai gagné d'autres, et le respect.»

A 63 ans, ce goût de la rencontre semble préserver Alain Wicht du poids de la routine. Jusqu'à quand? «T'as d'autres questions?» lance-t-il, décidé. A l'évidence, le photographe se verrait bien faire augmenter encore quelques années le nombre d'occurrences de son nom dans ces colonnes. >>

JÉRÉMY RICO

«Je prends ce qu'on m'offre»

Alain Wicht

LA GARDIENNE DE LA MÉMOIRE

A force, Doris Meylan avoue avoir développé une mémoire visuelle d'une efficacité redoutable. Comment pourrait-il en être autrement? La Fribourgeoise de 63 ans, qui n'est plus qu'à quelques mois de la retraite, veille sur les archives photos de *La Liberté* depuis vingt ans. Chaque jour, cette méticuleuse généraliste de l'information archive toutes les séries dont une ou plusieurs images ont été publiées. A chaque fois, le même soin est apporté aux légendes. Car le travail est capital: seul un archivage aussi précis que possible permettra aux futurs employés de l'entreprise de se repérer dans l'impression-

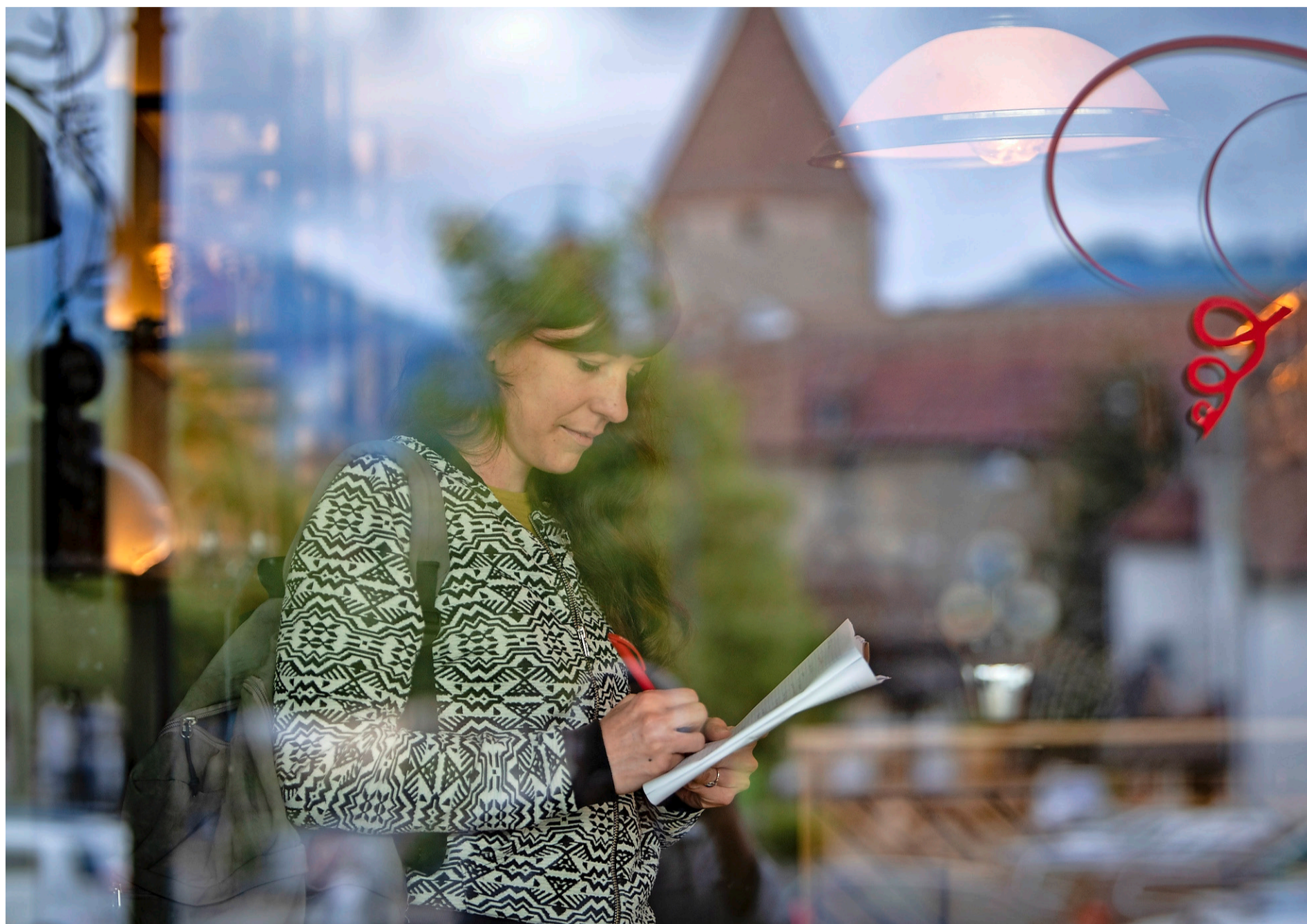
nante masse de fichiers numériques classée chaque jour. «En 2020, 16 000 images ont été archivées, contre 6 000 par année en 2000. On voit une évolution avec plus de choix pour chaque sujet et plus de thèmes traités», explique Doris Meylan.

Autre estimation: depuis le passage des photographes de *La Liberté* au numérique, au tournant du millénaire, plus de 250 000 images ont été archivées. De quoi constituer l'une des plus vastes bases de données photographiques du canton. «Ces images vont faire partie de l'histoire, du patrimoine», assure la gardienne du trésor. JER

Journaliste au bureau de Bulle, Maud Tornare sort de conférence de presse et choisit son angle d'attaque.

Les spécificités des bureaux régionaux, Maud Tornare les connaît sur le bout des doigts

A Bulle, une vie en satellite



Alain Wicht

Tous les chemins ne mènent pas à Pérolles 42. Loin du bourdonnement de la centrale, sept journalistes composent nos deux bureaux régionaux, basés à Bulle et Payerne. «Nous sommes en quelque sorte des électrons libres, avec notre petite agitation à nous», image Maud Tornare. A *La Liberté* depuis plus de 10 ans, la Gruérienne connaît sur le bout des

doigts cette facette particulièrement locale du métier pour avoir posé sa plume et ses calepins dans les deux satellites. «Je ne sais même pas ce que c'est de vivre au cœur d'une rédaction, remarque-t-elle. J'ai commencé dans la Broye, une région que je ne connaissais pas vraiment. L'appréhension de ne pas réussir à m'intégrer a rapidement été dissipée. Les gens se sont montrés ouverts et chaleureux.»

Tant et si bien qu'il n'a pas été évident pour Maud Tornare de dire adieu aux locaux de Payerne, en 2015, au moment de rejoindre (à sa demande) le bureau de Bulle. De retour dans son district, la Touraine s'est employée à tisser une nouvelle toile. «C'est un avantage de vivre dans la région que tu couvres. Reste que les réseaux pour le travail et ceux de la vie privée ne sont pas forcément les mêmes. Il est nécessaire de se rendre aux assemblées communales, pour rencontrer les élus. C'est important que le syndic

du village puisse mettre un nom sur ton visage.»

Le coiffeur et... Facebook

Assise en train de déguster son café dans un restaurant de la Grand-Rue, Maud Tornare tend l'oreille. Déformation professionnelle. «Cela fait partie de la fonction, sourit-elle. Que ce soit en participant à la vie associative, en buvant un verre après une conférence de presse ou à l'occasion d'un souper avec des amis, il faut être curieux et à l'affût. Et souvent aller chez le coiffeur!» Figurez-vous que le cliché n'en est pas un. «Il m'est arrivé de quitter le salon avec une information qui, après les vérifications d'usage, a abouti sur un article.» Coup(e) double. Faire remonter des sujets du terreau: une vocation que la jeune maman a peut-être développée durant ses études universitaires en archéologie, qui ont précédé un master en journalisme. «Partir dans cette voie a toujours été dans un coin de ma tête. Déjà parce que les débouchés sont plus concrets que dans l'archéologie.»

Oubliez le pinceau et le stylo. En 2021, fouiller ne se résume plus simplement à arpenter le terrain. «Les réseaux sociaux sont devenus très importants, encore plus avec la pandémie», constate Maud Tornare, «infiltrée» dans plusieurs groupes Facebook gruériens dans l'espoir de dénicher des sujets.

Les plus originaux et pertinents d'entre eux seront présentés à la séance téléphonique de la rubrique régionale. Tous les matins à 9 h 15, le satellite se connecte avec la station, sans savoir où il atterrira. Car sur la planète du journalisme local, rares sont les journées qui se ressemblent et se terminent à l'heure prévue. «C'est cette diversité que j'apprécie», relève «MT». Des initiales que vous pouvez retrouver apposées à des textes en tout genre. «Il est possible d'empoigner un sujet sur l'aménagement du territoire dans la matinée sans y connaître grand-chose et finir par aller se coucher avec de bonnes connaissances de base sur la thématique. On en apprend chaque jour.»

Une concurrence importante
Réunis sous le même toit, à Bulle, depuis fin 2018, les préposés à l'actualité gruérienne, glânoise et veveysanne sillonnent le sud du canton. Un territoire convoité par un autre vaisseau spatial... «Avec la présence de *La Gruyère*, imprimée trois fois par semaine, nous sommes sûrement la rubrique de *La Liberté* qui a le plus de concurrence. Cela a pour conséquence de nous pousser parfois à anticiper ce que ses journalistes vont faire. C'est de bonne guerre», conclut Maud Tornare. >>>

PIERRE SCHOUWEY

LA QUESTION

Qui, à la rédaction, avale le plus de kilomètres?

Sans conteste, les photographes Alain Wicht et Charly Rappo. Le binôme assure une présence sur le terrain 365 jours par an. Au gré de l'actualité et des besoins de la rédaction, ils circulent quotidiennement de Chiètres à Attalens, de Cheyres à Alterswil, de jour et souvent de nuit. Une succession de courts trajets. Avec le temps, leur voiture de service passe pour leur deuxième maison. A eux deux, ils cumulent 70 000 kilomètres dans l'année. A n'en pas douter, deux profils intéressants pour les garagistes de la place.

LES BUREAUX RÉGIONAUX

>> **FRIBOURG (CENTRALE)**
11 journalistes

>> **BULLE**
4 journalistes

>> **PAYERNE**
3 journalistes

Rédacteur en chef adjoint, Sébastien Julan est aussi responsable du courrier des lecteurs

La boîte aux lettres du journal



Le ballon rond a longtemps été sa passion. Lorsqu'on lui demande ce qu'il rêvait de faire comme travail, Sébastien Julan répond tout naturellement: footballeur professionnel, évidemment. Sauf qu'il est devenu journaliste. Responsable depuis 2010 de la page Forum à *La Liberté*, où il officie également comme rédacteur en chef adjoint, ce frais quinquagénaire a d'abord fait ses premières armes plus au sud, au journal *La Gruyère*. Un peu à l'insu de son plein gré.

«Je n'ai jamais rêvé d'être journaliste. Aucun métier ne m'intéressait vraiment, mis à part footballeur!» résume celui qui choisit, après sa maturité au Collège Saint-Michel, à Fribourg, de rejoindre les bancs de l'Université, où il étudie l'histoire et la géographie.

A Villars-Vert

Le voici donc parti pour devenir enseignant. Mais c'était sans compter un «visionnaire», un homme qui a perçu le haut potentiel rédactionnel du jeune étudiant. Tu seras journaliste mon petit, aurait pu lui dire Patrice Borcard. Le préfet de la Gruyère était alors rédacteur en chef de *La Gruyère*. Il lui propose un job, après l'avoir rencontré dans un colloque. «Je n'avais jamais écrit une ligne auparavant», rigole Sébastien Julan, qui passe ses examens universitaires puis accepte le défi avant de suivre une formation de journaliste.

Une carrière qu'il n'avait pas imaginée même s'il a connu, enfant, ses premiers émois journalistiques. «J'ai grandi dans le quartier de Villars-Vert, à Villars-sur-Glâne, et nous avions un petit journal local. J'ai, un jour, aidé à réaliser un reportage. Ça m'avait marqué.»

Le goût de la politique

Un métier qu'il a pourtant immédiatement aimé. Le nouveau journaliste s'implique, fidèle à son caractère. Loyal et consciencieux, deux qualités qui lui sont unanimement reconnues bien au-delà des frontières de la rédaction. Son terrain de jeu? La politique cantonale, qu'il affectionne particulièrement.

Après quatorze ans, il quitte *La Gruyère* pour *La Liberté*, son journal «de cœur», celui avec lequel il a grandi, celui dans lequel étaient mentionnés ses premiers résultats de footballeur et ceux de son père, originaire de la Guadeloupe, dont la pratique du football a favorisé l'intégration. Au quotidien fribourgeois, celui qui a des origines valaisannes par sa maman rejoint l'équipe de la rédaction en chef et le courrier des lecteurs.

Même s'il a occupé diverses fonctions durant sa carrière, il ne se voit pas gravir encore quelques sommets plus élevés... «C'est une question de caractère. J'aime donner mon avis, je ne fuis pas devant les responsabilités, mais porter des décisions est quelque chose que je ne vivrais sans doute pas bien. Je préfère être celui qui chuchote à l'oreille. Il me semble être plus

utile ainsi.» L'homme privilégie donc l'ombre à la lumière. La page Forum était, dès lors, taillée sur mesure.

1500 lettres par an

Une fonction pour laquelle il a mis entre parenthèses la rédaction d'articles. Mais qu'importe, avance-t-il à grand renfort de métaphores footballistiques. «Je me mets au service de l'équipe. Dans un journal, il faut des créatifs, d'autres qui mettent des goals et ceux qui récupèrent les ballons. Il faut des bons à tous les postes.» Sébastien Julan gère quasi quotidiennement une page de lettres de lecteurs qui nécessite un long travail en amont. Cela représente 1500 lettres et opinions publiées, soit environ 300 pages par année. Sans compter tous les refus et lettres non publiées. Il faut réceptionner les textes, les évaluer, vérifier les informations et les reformuler si besoin.

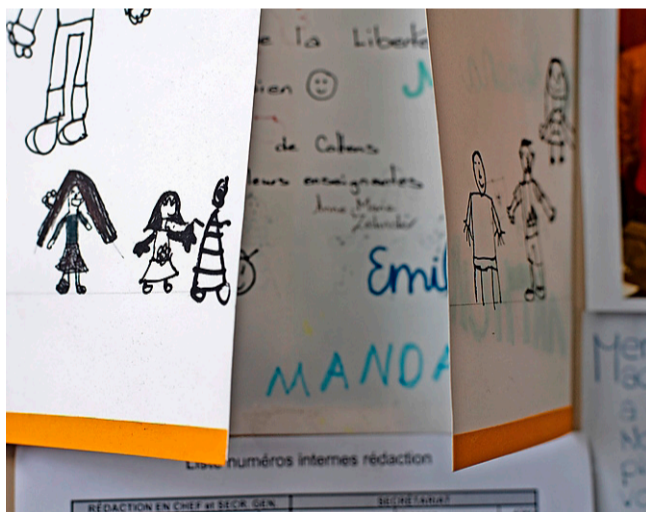
90% des lettres publiées

La longueur, la fréquence (au maximum douze courriers par an et par lecteur), l'exclusivité et bien sûr le respect du droit, des règles internes au journal et de la déontologie sont autant de critères qui entrent en ligne de compte dans la publication. Tout comme l'intérêt public. «Environ 90% des lettres sont publiées. Il n'existe pas de droit à être publié pour un lecteur. Mais *La Liberté* a une responsabilité particulière, de par sa position dominante, de permettre la liberté d'expression la plus large possible», tient à préciser le rédacteur en chef adjoint, qui doit parfois faire face à quelques réactions hostiles.

«Ce n'est pas toujours facile! Il arrive qu'on me traite de censeur. Et je constate que les propos se sont souvent durcis ces dix dernières années, la présence des réseaux sociaux est sans doute une explication.» Sébastien Julan fait notamment référence à une fameuse lettre de lecteur ayant défrayé la chronique («Aux jeunes filles en fleur»). S'il l'a publiée, c'est pour son côté révélateur d'opinions, lesquelles peuvent aussi nourrir le débat.

Ce qui n'empêche pas pour autant ce grand patient de se remettre en question, de s'interroger quant à la pertinence de ses choix. Et de conclure: «Ce que j'aime dans ce travail, c'est le côté médiateur qu'il me permet de jouer. C'est toujours un défi de se dire qu'ensemble on va trouver une solution!»

STÉPHANIE SCHROETER



Dans le bureau du responsable de la page Forum, les cartes de remerciements envoyées par les écoliers en visite à la rédaction de *La Liberté* figurent en bonne place. Alain Wicht

LA QUESTION

Combien gagne un journaliste?

La branche dispose d'une convention collective de travail qui fixe le salaire minimum d'un journaliste professionnel (RP) à 5843 francs, au sortir de ses deux ans de formation. En complément, un accord interne à Saint-Paul, conditionné par la santé financière de l'entreprise, détermine les salaires minimaux selon les années de service. La grille salariale culmine à environ 8000 francs, dès la 14^e année. Ces montants plancher peuvent évoluer selon le degré de responsabilité ou le parcours des rédacteurs.

Valentine de Dardel passe au montage de la vidéo qui sera bientôt publiée sur les supports numériques.

Un parcours déjà riche et un vrai regard: Valentine de Dardel est la vidéaste de la rédaction

Du documentaire à l'info brute



Alain Wicht

Il fut un temps où la télévision produisait des images, où la radio fabriquait des sons et la presse écrite, des journaux. Depuis, l'avènement du numérique a redistribué les cartes et les différents médias se sont adaptés en multipliant leurs supports de diffusion. Aux balbutiements, façon cour des miracles, a succédé l'émergence de nouveaux métiers, de nouvelles formations et d'outils adaptés.

L'apparition de la vidéo à la rédaction de *La Liberté* illustre cette évolution. Acquis il y a une dizaine d'années, la première caméra, son imposant trépied et sa batterie de Pinzgauer pesaient un cheval mort. Ses utilisateurs occasionnels, journalistes formés sur le tas, n'avaient d'autres choix que d'user jusqu'à la reliure le mal nommé «manuel d'utilisation». Puis une première vidéaste de métier – Vanessa Lam – a essuyé les plâtres. Avant que Valentine de Dardel et ses enthousiasmes ne prennent le relais. C'était début 2021.

L'image comme une évidence

Parce que c'est rare, une journaliste capable de vous planter en 50 secondes un décor de soleil couchant, il vaut la peine de s'arrêter quelques instants sur le personnage. A 31 ans, Valentine de Dardel a déjà usé ses bottes de sept lieues. Des études en relations internationales à Genève, un master à Barcelone (étude des migrations), et la Glannoise d'origine s'installe à Buenos Aires, comme journaliste documentaire. Elle y vivra cinq ans. «Depuis toujours, j'aime le cinéma, sa déclinaison documentaire, militante, et c'est très naturellement que je me suis tournée vers l'image.» De ses années sud-américaines, elle gardera le goût du format long et l'écho d'un cinéma incarné.

Elle ne s'en cache pas: aux premiers abords, ce profil ne colle pas pile-poil avec son nouveau rôle de vidéaste au sein d'un quotidien régional, où l'actualité dicte la cadence. Un jour, un sujet. Tournage, sandwich, montage, et que vogue la galère! Pour l'Oscar du meilleur film documentaire, il faudra se lever tôt. «C'est vrai que c'est contradictoire. La plupart du temps, je fais de l'info brute. Mais j'aime cette sensation. Chaque matin, il faut repartir de zéro», concède la vidéaste.

La routine lui est jusque-là inconnue. «Après des années passées à l'étranger, je dois rapprocher mon canton d'origine et un journal que je

lisais adolescente. Je viens d'arriver, je dois faire mes preuves. Pour chaque sujet, il faut se documenter, en apprendre davantage sur les protagonistes, sur les enjeux, et trouver un angle. Sur place, il y a toujours une part d'improvisation. Il faut jouer avec le cadre, la lumière ou la disponibilité des intervenants.» Ce rythme effréné n'est pas une fatalité. «Comme les journalistes de presse écrite, qui traitent d'abord d'actualité mais prennent aussi le temps d'approfondir certains sujets, je dois varier les formats. Et apprendre à ne pas être perfectionniste.»

Créer de l'intimité

Valentine de Dardel, c'est l'actualité et le documentaire qui vont bras dessus, bras dessous. Avec une passerelle qui résonne comme une évidence après une heure d'échange sur la terrasse du bistrot d'en face: l'humain est au centre de ses préoccupations.

Jugez plutôt: lorsqu'elle débarque pour la première fois à la rédaction, et alors que ses collègues versés dans les métiers numériques visent des équipements dont la facture grimpe à la hauteur du PIB du Bénin, elle ne revendique qu'un seul outil supplémentaire, une focale fixe, traduisez un objectif qui l'oblige à s'approcher au plus près de ses interlocuteurs.

«Je vais toujours privilégier l'échange, la proximité»

Valentine de Dardel

Plus qu'un artifice technique, un credo: «Si tu arrives à comprendre un sujet, tu vas le rendre intéressant. La base, c'est la curiosité», enchaîne la journaliste. «Mais la caméra peut être très intrusive. Au départ, tu n'es pas nécessairement légitimée à être là. Lorsque l'on te filme, on te prend un peu de toi, de ton image, le son de ta voix. Pour faire en sorte que la personne que tu pointes de ton objectif ne se sente pas envahie, il faut créer une certaine intimité. S'imposer, c'est déranger. C'est pourquoi, dans la mesure du possible, je ne vais pas travailler au zoom. Je vais toujours privilégier l'échange, la proximité.»

La vidéo est une forme de narration qui offre de nouveaux champs journalistiques aux médias de presse écrite. Et au-delà de son efficacité sur les réseaux sociaux, l'image peut parfois être infiniment plus parlante que le plus abouti des articles. Valentine de Dardel parle d'une «autre manière de communiquer». Après six mois à *La Liberté*, et avec un regard, le sien, elle a déjà su l'incarner. »

VINCENT CHOBAZ

Photos, vidéos: découvrez ce supplément en version numérique sur



www.laliberte.ch/unejournee

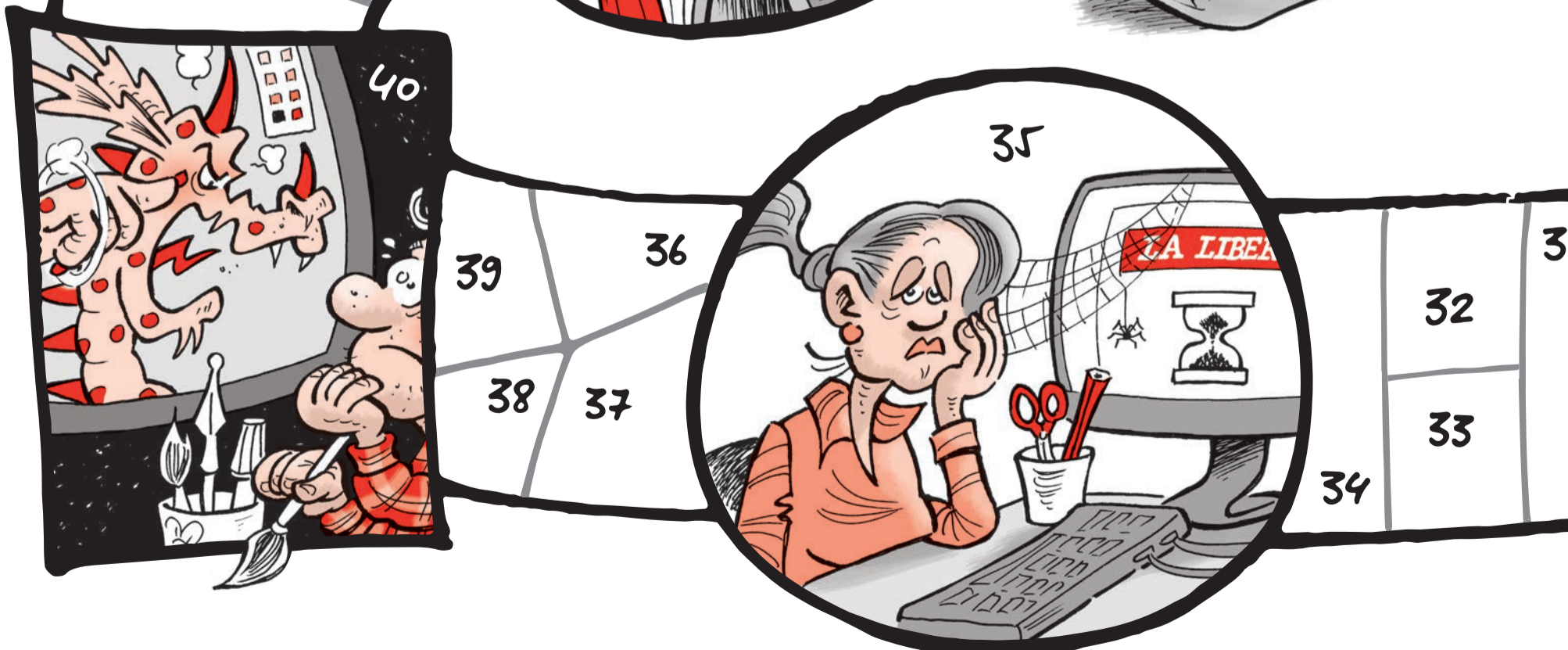
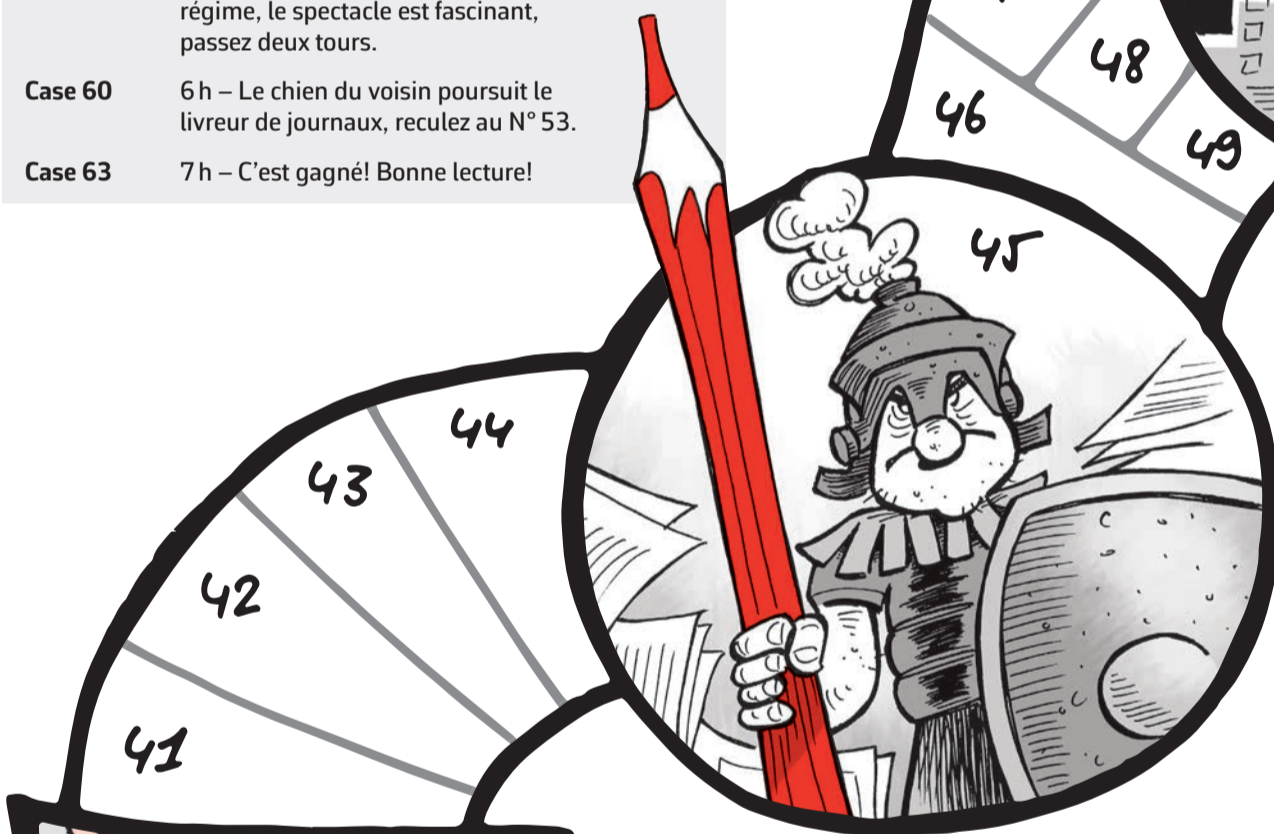
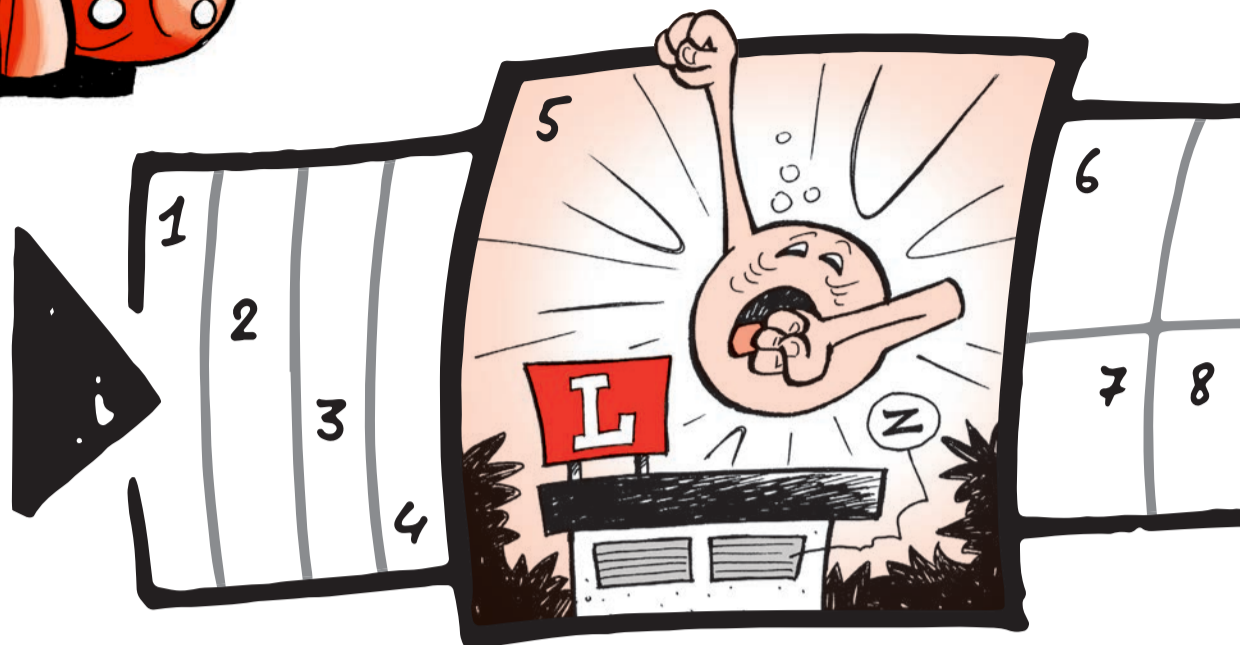


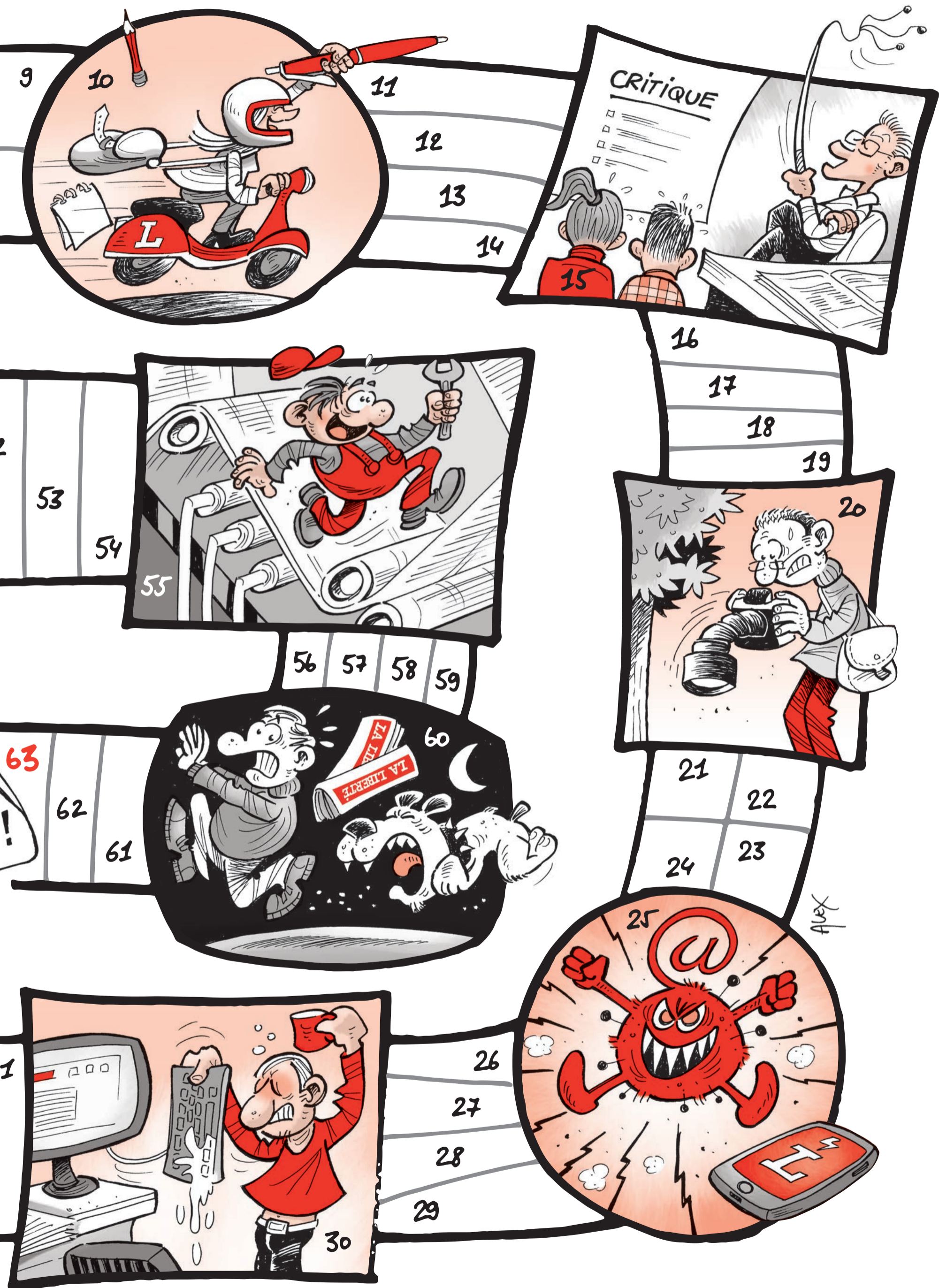
LE TRAIN-TRAIN DU QUOTIDIEN



RÈGLES DU JEU

- Case 5 8 h – Le soleil se lève sur la rédaction encore endormie, passez un tour.
- Case 10 9 h – Scoop! Une journaliste de la régionale file sur le terrain, avancez de trois cases.
- Case 15 10 h – Séance de rédaction: passez deux tours à écouter la critique du rédacteur en chef.
- Case 20 11 h – Batterie à plat! Le photographe court recharger son appareil au N° 26.
- Case 25 14 h – Alerte au virus! L'équipe web relance les supports numériques, repartez du N° 19.
- Case 30 16 h – Un rédacteur maladroit a renversé son café sur le clavier, il va chercher un chiffon au N° 33.
- Case 35 17 h – Cet accident cause du retard à la mise en page, patientez deux tours avec les éditeurs et les graphistes.
- Case 40 19 h – Le dessinateur de presse s'est trompé de couleur! Retour au N° 34.
- Case 45 21 h – Les vigiles de la correction trouvent bien trop de fautes, recommencez au début!
- Case 50 0 h – Les dernières pages sont envoyées au centre d'impression à Berne, avancez de deux cases.
- Case 55 1 h – Les rotatives tournent à plein régime, le spectacle est fascinant, passez deux tours.
- Case 60 6 h – Le chien du voisin poursuit le livreur de journaux, reculez au N° 53.
- Case 63 7 h – C'est gagné! Bonne lecture!





Angélique Eggenschwiler anime, avec Pascal Bertschy, la dernière page de *La Liberté*

Entre Metallica et Laura Ingalls



Alain Wicht

Hiver 2011. Une adolescente rousse de 18 ans, tout ébouriffée, se retrouve en plein hiver à Paris. Pour tout vêtement elle porte un short, un tee-shirt et des espadrilles. «Je n'avais plus une fringue, plus un rond», se souvient Angélique Eggenschwiler, qui rentrait d'un voyage en auto-stop en Afrique et en solo, entrepris sur un coup de tête «parce qu'on y parlait français». Qui aurait pu prédire que cette jeune femme aux mille vies, qui a été serveuse, palefrenière, vendeuse ou encore étudiante, aurait un parcours fulgurant à *La Liberté*?

A 28 ans, «Angélique» est, avec Alex, un des deux seuls membres de l'équipe du journal à être connue uniquement par son prénom. Elle peut compter sur un bon fan-club. «Il arrive que des gens m'arrêtent dans la rue», lâche-t-elle, un peu mal à l'aise car elle se dit timide et anxieuse.

Vraie qualité d'écoute

Quand on la rencontre, on sent tout de suite la chroniqueuse. Angélique Eggenschwiler sait mettre à l'aise et écoute vraiment, l'œil attentif, souriant fréquemment pour encourager son interlocuteur. Ce n'est pas un hasard si elle cite, comme principale qualité, sa gentillesse.

Tout a commencé un peu par hasard pour elle. La Broyarde cherchait «une occasion de s'intégrer» à *La Liberté* et est devenue chroniqueuse lors de la création de la rubrique «Le mot de la fin», en 2016. Son premier texte porte sur la célèbre série américaine *Top Model*. «J'ai grandi en partie avec mes grands-parents. A 18 h 15, ma grand-mère s'installait devant cette émission alors que mon grand-papa, dans les parages, faisait semblant de ne pas regarder», se souvient-elle. A ce moment-là, la jeune femme étudiait l'anthropologie sociale et la science des religions à l'Université de Fribourg.

Toujours aux aguets, Angélique a l'art de capter les petits riens du quotidien et de les décrire de manière savoureuse. «J'ai toujours un petit carnet dans lequel je griffonne des idées. Mais il y a beaucoup de sujets dans lesquels je ne m'aventure pas, comme la politique ou l'actualité internationale, car je n'en ai pas l'expertise.»

Privilégiant le travail à domicile, qui lui permet d'écrire une cigarette à la main et son chat sur les genoux,

Angélique Eggenschwiler vit à Cornaux (NE) avec son petit ami, qu'elle a rencontré à une édition du festival Festicheyres. Il l'avait abordée en la complimentant sur son chien. «C'était celui de ma grand-mère, que je gardais ce jour-là», rit-elle. La jeune femme dispose aussi d'un vaste bureau à la rédaction centrale, à Fribourg, proche de celui de Pascal Bertschy, qui gère la Der depuis sa création et s'occupe également quotidiennement de la rubrique «Sortie des artistes». Et ce dernier de décrire sa collègue: «Angélique, c'est du Metallica chanté par Laura Ingalls ou parfois *La petite maison dans la prairie* joué par Metallica. C'est ce qui rend sa musique si originale, si aisément identifiable.»

Ode à la légèreté

Les horaires sont flexibles. La Broyarde écrit souvent ses chroniques le matin, ce qui peut prendre quelques heures à quelques jours selon l'inspiration. «Je fais beaucoup de recherches pour essayer de restituer une ambiance. Par exemple, si je parle de mécanique, j'es-

saie d'avoir le bon vocabulaire.» L'après-midi, elle alimente la rubrique qu'elle a récemment créée dans la Der: «Le lecteur en liberté». Elle soutient également Pascal Bertschy à l'édition

des textes des autres chroniqueurs, qui font cela à côté de leur travail et qu'Angélique Eggenschwiler voit rarement. Les contacts se font plutôt par téléphone ou par mail. «Une ligne s'est créée dans la Der. Il y a l'idée d'être assez direct et d'éviter le vocabulaire trop érudit. Nous essayons d'amener un peu de légèreté dans les dernières pages de *La Liberté*.»

Quand on la lit, on a parfois l'impression qu'elle a déjà une cinquantaine d'années. Elle explique que cela vient peut-être de son enfance dans la campagne broyarde, où le temps était comme suspendu. Concernant sa passion pour la lecture et l'écriture, elle ne sait pas d'où elle la tire. Sa mère est aide-soignante et ses deux sœurs, Mathilda et Juliane, ne partagent pas forcément cette fibre de chroniqueuse. «Mon grand-père Louis Duc prenait souvent la plume pour rédiger des discours politiques, mais nous n'en avons jamais discuté», assure-t-elle. >>

LISE-MARIE PILLER

«Des gens m'arrêtent dans la rue»

Angélique Eggenschwiler

DES HISTOIRES À DÉVORER CHAQUE JOUR SUR LA PLAGE

Vous aimez sans doute vous y prélasser, accompagné d'un bon café. Elle vous fait peut-être sourire, grimacer, grincer des dents ou pire, verser une petite larme. Bref, cette plage, vous l'aimez, vous l'attendez chaque matin. Ce petit coin de bonheur, cet espace de créativité où l'imagination n'a pas de limite: la plage de vie fait partie de l'ADN de *La Liberté*. Elle a vu le jour le 25 mai 1999, lors de l'introduction d'une nouvelle formule graphique. Sauf que ce n'était pas une plage à cette époque. C'était une «tranche de vie». Cela a duré deux jours, avant qu'elle ne se transforme définitivement en plage, plus

propice à l'évasion et à la poésie. Et depuis, les aventures, anecdotes, petits malheurs et grands bonheurs y défilent en première page et en 1000 signes. Des histoires racontées par les membres de la rédaction élargie qui n'ont aucune obligation de coucher sur le sable, même brûlant, leur vie trépidante. Encore que... Car selon les périodes de l'année, la plage est un lieu moins fréquenté. Le rédacteur en chef doit, dès lors, redoubler d'efforts et de ruse pour motiver les journalistes à s'y installer. Les «appels» aux plages de vie sont donc relativement récurrents. Et lorsque cela ne suffit pas, Serge Gumy a eu

cette idée: élaborer un calendrier des plages de vie. De quoi assurer une bonne fréquentation durant quelques semaines. Au fait, peut-on tout dire sur la plage? En théorie, oui. Dans la pratique, ça dépend. Le rédacteur en chef veille au grain, mais il est rare qu'une histoire soit refusée. Les exploits des enfants, les récits de voyages et autres blagues potaches squattent une grande partie de la plage, qui a même droit, parfois, à des plages de vie sur elle. Une star, incontournable!

STÉPHANIE SCHROETER

LA QUESTION

Est-ce qu'un journaliste voyage beaucoup?

Moins qu'à une époque. Avec l'érosion des revenus publicitaires, les moyens octroyés à la rédaction – y compris le budget «voyages» – diminuent. Et la crise sanitaire a encore compliqué les choses. Cependant, le journal privilégiera toujours l'envoi d'un rédacteur sur le terrain lorsque la plus-value pour le lecteur est manifeste. Aujourd'hui, à *La Liberté*, ce sont les journalistes sportifs qui bouclent le plus souvent leur valise, avec en moyenne deux déplacements à l'étranger par journaliste et par année.

Responsable de la rubrique internationale, Pascal Baeriswyl est entré à la rédaction en 1987.

Il raconte le monde, vu

Georges Baumgartner, Radio suisse romande, Tokyo. Toujours branché sur les ondes de La Première et de France Info, Pascal Baeriswyl connaît la signature vocale par cœur. Lui aussi en mériterait une, tiens. Pascal Baeriswyl, *La Liberté*, Fribourg. Une ville depuis laquelle cet historien de formation se plaît à raconter l'actualité internationale, et pas seulement japonaise. Le début de l'aventure remonte à 1987. «Je suis un peu la mémoire de cette rubrique», s'amuse l'un des trois «survivants» de la rédaction à avoir été engagé par François Gross.

«Il fut un temps», comme il dit, où il était moins compliqué de prendre le large dans le cadre du travail. Notamment grâce aux voyages de presse. «Lorsque la conjoncture était bonne, il y avait plus de possibilités et des projets un peu fous. Roger de Diesbach m'avait envoyé en Corse à la fin des années 90 pour prendre le pouls de l'île après la série d'attentats qui ravageaient la région», se souvient-il. Pas de quoi lui donner envie de devenir journaliste de guerre. «J'en aurais été bien incapable!»

Pas de leçons à donner

Vulgariser, expliquer et commenter ce que l'on n'a pas vu de ses propres yeux: un défi d'autant plus relevé que les journalistes «inter» n'ont pas ou peu accès aux protagonistes de l'histoire. «De toute façon, qui peut aller au Xinjiang (Chine) ou au Sahel aujourd'hui?» interroge le responsable de la rubrique étrangère.

D'où l'importance d'avoir un répertoire téléphonique bien garni. «J'ai réuni peu à peu une longue liste de spécialistes, provenant en particulier de plusieurs instituts de recherche français, capables d'apporter un éclairage très pointu», explique Pascal Baeriswyl, dont une partie du boulot consiste à mettre en forme et «rendre compréhensibles» les textes

achetés à l'extérieur. En plus de l'accord lui permettant de reprendre des articles de *Libération* et *La Libre Belgique*, le 1^{er} cahier dispose d'une flopée de correspondants fixes (France, Allemagne, Italie) ou occasionnels (Chine, USA, Brésil, Inde, Israël, etc.).

Et puis, il y a le commentaire. L'exercice favori de Pascal Baeriswyl, qui ne rechigne jamais à donner son éclairage. Mais pas n'importe comment. «Je suis conscient des limites de l'exercice. C'est pourquoi j'ai tendance à modérer mon propos. Un commentaire ne sert pas à donner des leçons, cela tient plutôt de la mise en perspective historique et d'une contextualisation de l'info.» Avoir du recul et en prendre: pas un problème quand on a 34 ans de boîte au compteur. «Ma longévité me permet de me rappeler ce qu'il s'est passé sous les cinq derniers présidents français.»

L'heure de la retraite

Généraliste viscéral, mais attiré notamment par le conflit israélo-palestinien et très au fait des pays qui entourent la Suisse, «PAB» bouffe de l'actu toute l'année. Par tous les canaux. Tout le temps. «J'essaie quand même de débrancher une semaine ou deux par année, sourit-il. Mes collègues font plus facilement des pas de côté. Moi, j'effectue un travail de surveillance et de coordination et je réagis s'il se passe quelque chose.» Et il se passe toujours quelque chose. «L'inter demande une souplesse extraordinaire et produit beaucoup de déchets. Un papier écrit et monté dans l'après-midi nécessite parfois d'être actualisé à 23 h, s'il ne passe pas tout simplement à la poubelle...»

Parti balader sa plume dans plusieurs pays ces trois dernières décennies, il se prépare, à 62 ans, à un autre grand départ l'année prochaine: celui de la retraite. «Mes habitudes ne vont pas me lâcher, même si ce sera à un degré moindre.» C'était Pascal Baeriswyl, *La Liberté*, Fribourg. >>

PIERRE SCHOUWEY

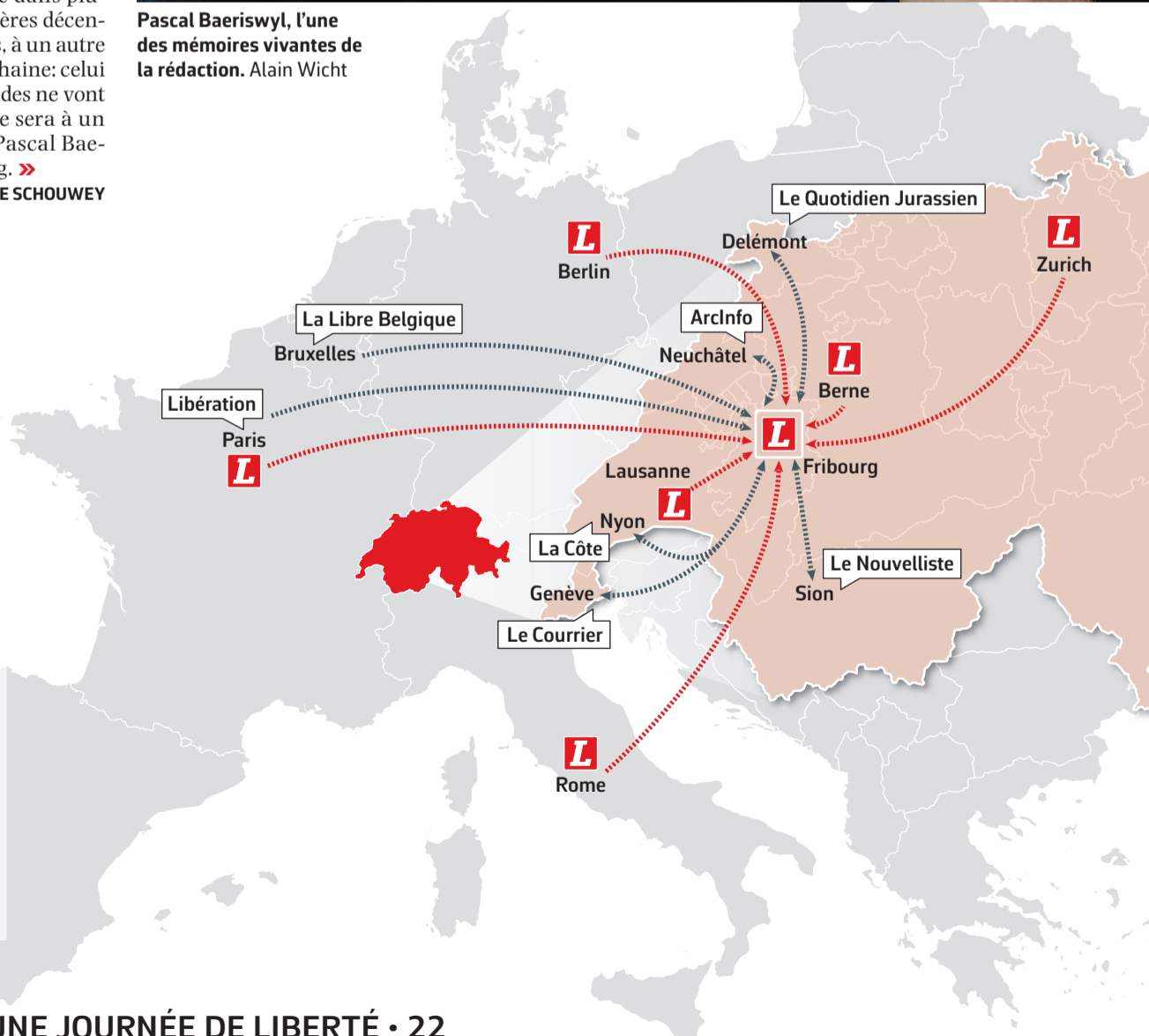


Pascal Baeriswyl, l'une des mémoires vivantes de la rédaction. Alain Wicht

LE PALAIS FÉDÉRAL, UNE VIE D'EXILÉ

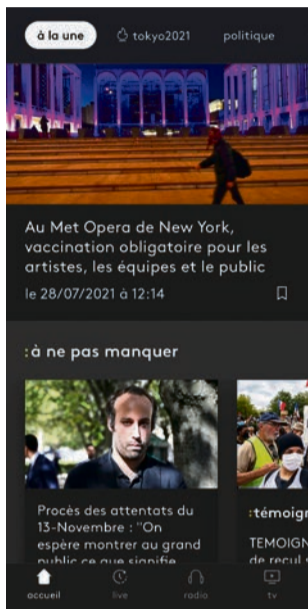
Il n'y a pas que l'actualité internationale qui incombe au 1^{er} cahier. Basée à Fribourg, la rubrique suisse éparpille ses pions à Lausanne, Zurich et Berne. Ils sont par exemple trois à couvrir la politique fédérale dans la capitale. Sous la coupole depuis février 2014 et la fameuse initiative populaire «Contre l'immigration de masse», Philippe Castella passe son temps entre le Palais fédéral et le centre de presse, où il a son bureau et ses habitudes. «C'est un petit monde au milieu duquel les contacts sont assez étroits. Les parlementaires sont accessibles, et pour cause: ils ont besoin de visibilité. Notre rôle est de faire un tri parmi toutes les sollicitations des lobbyistes», détaille-t-il. «Aller au bistro peut également s'avérer intéressant. Le centre-ville de Berne étant petit, tu croises des gens partout. Les discussions en «off» avec les politiciens te permettent de comprendre les dessous des cartes.»

Avec ses deux collègues, Philippe Castella a par ailleurs pour mission de remplir les pages suisses des quotidiens du groupe ESH Médias, dont *Le Nouvelliste* et *Arcinfo*, au nom d'une collaboration mise en place en 2015. *Le Courrier* et *Le Quotidien jurassien* exploitent également le filon. Les articles sont les mêmes pour tout le monde, mais... «Nous devons tenir compte des spécificités politiques locales. Les Valaisans n'ont pas forcément les mêmes préoccupations que les Fribourgeois ou les Neuchâtelois, et inversement», conclut le correspondant. PSC



Son credo? Vulgariser, expliquer, commenter

d'ici



Pas d'indigestion de pop-corn

Une salle obscure avec un énorme paquet de pop-corn entre les mains: les clichés ont la vie dure. Otez-vous tout de suite cette image de l'esprit. Olivier Wyser, le Monsieur cinéma de *La Liberté*, ne mange jamais devant un film. «Par contre, je peux en regarder un à toute heure de la journée, et même le soir», rigole le chroniqueur, en charge de la page cinéma depuis 2017 après avoir passé une dizaine d'années à la rubrique régionale.

Passionné par le septième art depuis l'enfance – «dès que mes parents partaient, je regardais plein de films en cachette», avoue-t-il –, Olivier Wyser a trouvé sa voie.

«Enfant, je regardais plein de films en cachette»

j'en ai parlé. L'inverse est aussi vrai. En plus, nous essayons toujours de hiérarchiser nos choix afin de ne pas avoir trois fois la même note dans la page», précise encore le chroniqueur de 43 ans. Son rôle est aussi d'enrichir la critique. «Cela ne doit pas se limiter à j'aime/j'aime pas. Il faut aller plus loin, tout en gardant une certaine distance. Ce n'est pas parce que je ne suis pas fan des comédies musicales que je vais écrire qu'elles ne valent rien. A contrario, tous les westerns, un genre que j'apprécie, ne sont pas excellents», ajoute Olivier Wyser, toujours très intéressé par les rencontres avec les réalisateurs. «Les acteurs sont importants, mais ils sont presque interchangeables. Connaître et comprendre la démarche des réalisateurs apporte davantage», estime-t-il, marqué par ses échanges avec Albert Dupontel et Gus van Sant. «Mes deux héros!» jubile-t-il.

Olivier Wyser

Les coups de cœur d'abord

Dans le riche cahier magazine de *La Liberté*, la page cinéma du mercredi, jour de sortie des films, est l'une des plus attendues. La popularité du 7^e art n'est pas étrangère à ce succès, ni les notes qui accompagnent les critiques. «Les gens attendent d'être convaincus pour aller voir un film», a pu constater Olivier Wyser, qui se montre plutôt élogieux avec les films. «Il y a une sélection qui se fait en amont», sourit-il. Entre les visions organisées pour la presse et les séances qu'il planifie sur le web grâce aux liens cryptés qu'on lui fournit, le chroniqueur regarde «entre cinq et dix films par semaine». La priorité va aux productions visibles dans les cinémas fribourgeois. «Je préfère mettre en avant un coup de cœur qui donnera envie aux gens de se déplacer plutôt que dire du mal d'un film qui m'a déçu», insiste Olivier Wyser, soucieux aussi d'évoquer un maximum de films et de genres différents. Pour les papiers thématiques, le chroniqueur profite de la place à disposition dans le cahier magazine du samedi.

Olivier Wyser l'avoue volontiers: il est difficile de noter les films. «En plus, un avis n'est pas définitif, mais évolutif. Il y en a que je noterais mieux aujourd'hui qu'à l'époque où

L'excitation du FIFF

Accaparé à 50% par le cinéma, Olivier Wyser, comme ses autres collègues, participe à la bonne tenue du cahier Magazine. «Je vais voir des expos, je m'occupe de l'édition (toiletage des articles) et je participe à l'élaboration des suppléments comme Habitat & Jardin. Pour la bonne santé mentale de tout le monde, il est bon de changer de domaine», apprécie-t-il. Si la diversité est salutaire, c'est bien le cinéma qui fait vibrer Olivier Wyser. Pas surprenant qu'il vive sa meilleure semaine lors du Festival international de films de Fribourg (FIFF). «C'est le grand moment de l'année! Toutes proportions gardées, cela peut être comparé aux élections pour la rubrique régionale ou à la Coupe du monde de foot pour les sports. Avec la cérémonie d'ouverture, le petit village, la présence des réalisateurs, le rayonnement national, et même international, ce festival a un petit côté excitant», avoue-t-il. »

FRANÇOIS ROSSIER

EN COULISSES

Une machine bien huilée

Les conférences de presse du Conseil fédéral ont rythmé les dix-huit derniers mois de la vie des Helvètes. A *La Liberté*, elles déclenchent un processus bien rodé.

10h Lors de sa séance quotidienne, la rédaction prépare sa réaction à la conférence de presse annoncée par le Conseil fédéral pour 14h 30.

14h L'ATS diffuse sa première dépêche avec embargo à 14h 30. Envoi du communiqué par Berne.

14h 15 Préparation de l'article annonçant les nouvelles mesures.

14h 30 Mise en ligne sur le site et l'application de ce premier papier d'infos brutes. Envoi d'une notification push.

15h Des journalistes recueillent les réactions d'acteurs

locaux touchés par les mesures. Ces réactions sont mises en ligne dans le courant de l'après-midi.

16h Les contenus de la double page prévue sur le sujet pour le journal du lendemain sont définis par le chef de rubrique.

16h 30 Alors que le metteur en pages construit la double page, les journalistes rédigent ou ajustent leurs papiers.

17h Mise en ligne d'un éventuel commentaire ou complément.

20h 30 L'article principal de la double page est relu, puis corrigé avant sa mise en ligne.

21h 45 Derniers ajustements et mises à jour sur la double page.

22h La page est relue une dernière fois avant d'être envoyée à l'imprimerie. »



PARTENARIATS ET CORRESPONDANTS DE LA LIBERTÉ EN SUISSE ET EN EUROPE
 ●●●●● Correspondants
 ●●●●● Journaux partenaires



Alain Wicht

La «page des morts» reste une véritable institution. C'est l'affaire de Sandra Cornu

Le puzzle minuté des mortuaires



Alain Wicht

Les annonces mortuaires font mal à l'ego des journalistes. Vous pouvez décrocher l'interview exclusive de Bill Gates, prouver que la Terre est ronde ou rédiger un article sur le loup transgenre et vacciné qui vient de se faire coller pour excès de vitesse à proximité d'une éolienne de La Sonnaz, jamais vous ne pourrez concurrencer le taux de lecture de la «page des morts». Pour nombre d'abonnés de *La Liberté*, elle est même la principale porte d'entrée dans le journal, devant le courrier des lecteurs, le dessin d'Alex ou la plage de vie.

Pourquoi suscite-t-elle tant d'intérêt? Parce que, paradoxalement, l'annonce publique d'un décès renforce le lien social entre la famille du défunt, les proches et, en bout de chaîne, Monsieur et Madame Tout-le-Monde. Le lecteur soupèse les noms, leur ordre de passage, les âges, les membres de la famille qui y figurent et ceux qui n'y sont pas, les engagements professionnels de la personne disparue, parfois son rang social. A la lecture s'entremêlent hommages, souvenirs et prospections.

Pour *La Liberté*, c'est l'équipe de prépresse de media f qui gère cette véritable institution. Sa mission? Fabriquer et mettre en page les annonces, y compris commerciales, avant de livrer des pages finies à la rédaction et d'alimenter les supports numériques. Six jours par semaine. A Saint-Paul, depuis près de trente ans, Sandra Cornu (51 ans) est aux manettes, en alternance avec sa collègue Charline Pochon. «Les «mortus», c'est la part de mon travail que j'apprécie le plus. C'est comme traiter de l'actualité: chaque jour, je repars de zéro. Je m'enferme dans ma bulle, et je sais ce que j'ai à faire.»

Epouillé, ripoliné

Le traitement de cette matière si particulière est strictement codifié. La ligne graphique d'abord, exempte de toute fioriture. Puis le vocabulaire et les tournures de phrase, qui suivent eux aussi leur propre liturgie. Là où l'expression «s'endormir paisiblement» prend une autre dimension. «Si nous avons le moindre doute sur un nom de famille, une date, ou un lieu, nous prenons contact avec les pompes fu-

nèbres, qui nous transmettent l'essentiel des informations, ou parfois directement avec la famille», poursuit Sandra Cornu. «C'est sensible. Il faut imaginer que pour les proches dans le deuil, un simple nom orthographié faux peut mettre passablement de monde dans la gêne.»

Ce n'est donc pas un hasard si les annonces mortuaires sont la seule matière de *La Liberté* qui passe à deux reprises entre les mains des correcteurs. Tout y est épouillé, scruté, ripoliné.

Puis vient le travail de mise en page. Selon le champ lexical des typographes, il faut «couler» les annonces dans le système rédactionnel, soit faire cohabiter la matière du lendemain dans un espace donné. Un genre d'artisanat. C'est un puzzle minuté – tout doit être bouclé pour 20 h – qui suit une hiérarchie précise. Les avis de décès ont la priorité. A proximité, les avis de société, puis les remerciements, les messes anniversaire, etc.

Sans filtre

Photographe de reproduction de formation, Sandra Cornu a un compas dans l'œil. Quand celui-ci n'est pas embué. Car la «page des morts», au-delà de la forme, ce n'est que du délicat et du cœur serré. «La plupart du temps, je parviens à me détacher des émotions qui entourent un décès. Mais il m'est déjà arrivé de finir en pleurs devant mon écran. Il faut prendre sur soi et finir le boulot.»

Un double-clic et le nom du défunt s'affiche, sans filtre. «Je suis déjà tombée sur des amis ou des membres de ma famille élargie, un oncle, une tante. Apprendre la nouvelle en ouvrant un fichier Word, c'est raide.» Avec le temps, elle s'est constitué une carapace, qu'elle entretient à sa façon. «Il m'arrive de leur parler, gentiment, à voix haute. «Toi, je te connais.» Ou alors, je leur pose des questions, notamment à ceux qui ont passé la centaine. «Tu étais où quand tel ou tel événement s'est passé? Tu t'en souviens? C'était comment?»

L'entretien se termine. Sandra Cornu se lève et retourne à la mine. Elle a encore pas mal à faire pour le lendemain. L'actualité, même celle-ci, n'attend pas. Un éternel recommencement. »

VINCENT CHOBAZ

«Une vraie affinité entre les Fribourgeois et leur journal»

Courtier en publicité à l'enseigne de media f, Lionel Auzet fait le lien entre les annonceurs et le journal. Avec l'avènement du numérique, la branche doit sans cesse se réinventer.

La Liberté vit pour et par ses lecteurs. Mais pas seulement. La publicité contribue également à l'équilibre financier des journaux du Groupe St-Paul. A l'enseigne de la régie media f, ils sont une petite quinzaine à faire tourner la boutique, dont six vendeurs externes. Lionel Auzet (43 ans) est l'un d'entre eux. «Nous prospectons le marché fribourgeois élargi et sommes donc en contact direct avec les annonceurs. Avec le temps, j'ai noué des relations personnelles avec certains. Il y a une vraie affinité entre les Fribourgeois et leur journal.»

«Cette crédibilité du titre est essentielle»

Lionel Auzet

La journée d'un courtier ne se résume pas à la collecte des réclames publiées dans la prochaine édition de *La Liberté*. Entre deux rendez-vous, il faut passer de la lecture «active» des journaux, au travail administratif,

au suivi des dossiers ou à l'élaboration des prochaines campagnes. «La connaissance du marché est primordiale», souligne Lionel Auzet. «Au petit déjeuner, je ne m'arrête pas que sur les publicités insérées dans les journaux. Lorsque je lis un article sur la réintroduction des cours obligatoires pour les propriétaires de chiens, ça doit me faire «tilt». Il y a sans doute des écoles de dressage à contacter.»

Depuis une vingtaine d'années, la presse souffre de l'érosion continue de ses revenus publicitaires. «Par le passé, lorsqu'on organisait une manifestation, on passait une annonce dans le journal. Aujourd'hui, avec l'avènement du numérique, il y a une multitude de supports à disposition, auprès de media f bien sûr, mais aussi à la concurrence.» Il faut conseiller, il faut convaincre.

«Le métier s'est complexifié mais le numérique, c'est aussi une opportunité. Le secteur des médias doit sans cesse se réinventer.» Dans cet environnement concurren-

tiel, les courtiers se retrouvent parfois entre le marteau et l'enclume. «Il arrive qu'on entende: passez-moi un article et je vous mets une annonce», poursuit Lionel Auzet. «C'est la marque de cette proximité avec leur quotidien régional. Les gens se l'approprient presque.» Dans ce cas, la réponse est claire: media f ne maîtrise pas le contenu du journal, et les choix de la rédaction sont indépendants de la publicité. «Cette crédibilité du titre est essentielle. Car sur la longueur, elle rejaillit sur l'image de l'annonceur.» »

VINCENT CHOBAZ

Il ne reste que quelques heures à Alexandre Ballaman pour finaliser son dessin.

Il vous donne rendez-vous chaque matin, à l'heure du café. Il est dessinateur de presse

Alex, l'ami du petit déjeuner



Il suffit qu'il parte trois semaines en vacances pour que certains abonnés appellent la rédaction: «il n'est plus là, Alex?» «Il ne dessine plus, Alex?» «Il revient quand, Alex?» Sinon essentiel, tout au moins nécessaire. Sur la table du petit déjeuner, son dessin slalome entre le café et le beurre des tartines, passe de main en main. Il nous arrache le premier rictus de la journée, un sourire, parfois davantage. Voilà 21 ans qu'Alex est entré dans l'intimité des lecteurs de *La Liberté*. A coups de crayon. Personne ne le connaît vraiment, mais à force, il fait partie de la famille. Un genre de tonton rigolo qui vient toujours au bon moment, avec le pain et les croissants.

Alex, c'est Alexandre Ballaman (49 ans), dessinateur de presse, graphiste de formation. «Lorsqu'on ouvre le journal, un dessin, ça se voit, ça se détache graphiquement des autres contenus. D'autant que j'occupe une case dédiée, facile à repérer. L'idée de ce rendez-vous matinal avec les lecteurs, à l'heure du café, me plaît bien. C'est pour eux que je dessine, et pour personne d'autre. Entre le journal, les lecteurs et moi, je crois pouvoir dire que nous nous sommes bien trouvés.»

Perché devant une table inclinée, courbé au plus près de son croquis, le Broyard griffonne, porte close. C'est la fin de l'après-midi et Alex est dans sa bulle. En arrière-fond sonore, le poste radio crache des infos en continu. Dans quelques heures, il sortira de sa boîte pour aller livrer sa production du jour, drôle, impertinente, tendre ou poétique, au gré de l'actualité, de son humeur et de ses intuitions.

Un terrain de jeu immense

Si, avec le temps, Alex est devenu une marque dans la marque, c'est grâce à un talent reconnu bien au-delà des frontières cantonales (double lauréat du Prix du public de la revue satirique alémanique *Nebelspalter* ou reprises régulières dans *Le Courrier international*) et à sa remarquable régularité. C'est d'ailleurs une vertu que les lecteurs mettent volontiers en avant lorsqu'ils parlent du bonhomme: mais comment fait-il pour être bon tous les jours?

N'essayez pas de lui poser frontalement la question, il n'y répondra pas. Son humilité le lui interdit. «Je revendique le droit de ne pas faire quotidiennement le meilleur dessin du monde. Et je n'ai pas d'appréhension par rapport à ça. Ni d'ailleurs par rapport à l'obligation de sortir un dessin par jour. D'abord parce que c'est mon métier, ensuite parce que l'actualité se prête à ce rythme de parution. Mon terrain de jeu est immense. La plupart du temps, je n'ajoute d'ailleurs pas grand-chose au fait d'actualité. Il est déjà énorme. Il se suffit à lui-même.»

Alex est une éponge. Il se décrit comme «à l'affût jour et nuit»: lire, écouter, regarder. «Je me mets effectivement au travail dans la matinée.

Je commence à filtrer les infos. La première étape, c'est trouver le bon sujet. Parfois, il s'impose de lui-même. D'autre fois, l'actualité ne dégage pas d'évidence. Et je dois toujours me projeter dans *La Liberté* du lendemain: est-ce que mon dessin n'aura pas trop vieilli d'ici là? Plutôt que de multiplier les ébauches, Alex se concentre sur une ou deux pistes. «Puis je les malaxe, les retourne. Je les affine...» Selon une recette immuable: aller vers le dessin le plus simple, le plus évident. «Le plus beau compliment? Le lecteur qui me dit: j'aurais pu avoir cette idée.»

Pas de leçons à donner

Les limites, il se les impose lui-même. Alex se considère comme un observateur, et non comme un éditorialiste. «Je n'ai de leçons à donner à personne. Les dessins que je fais me ressemblent: c'est là mon principal garde-fou. J'aime parfois me hasarder là où on ne m'attend pas, car je considère qu'il n'y a aucun sujet tabou. Tout dépend de la manière dont le dessinateur les appréhende. Choquer pour choquer, ça n'a pas d'intérêt.» Au sein de la rédaction, ses dessins ne sont soumis à aucune forme de censure. La plupart du temps, ce n'est que le lendemain, en ouvrant son journal, que le rédacteur en chef découvre son travail. «Je jouis d'une totale liberté, acquise avec le temps et basée sur une confiance mutuelle.»

L'apparition des réseaux sociaux ne lui impose-t-elle pas de nouvelles responsabilités? Car désormais, les dessins d'Alex les plus populaires frisent le million de vues. «Lorsqu'un de mes dessins tourne sur les réseaux, il peut tomber entre toutes les mains. Y compris dans celles de personnes qui ont d'autres références politiques ou religieuses. C'est déjà arrivé, et franchement, je ne peux pas y faire grand-chose. Là, ça m'échappe. Je dessine pour ceux qui savent me décoder.»

Cette audience numérique, parfois vertigineuse, ne détourne pas pour autant Alex de son premier amour: le journal. «J'aime répéter que je travaille pour la corbeille. Il n'y a rien de plus plaisant que ce vieux papier, dont la durée de vie ne dépasse pas 24 heures. Je fais un métier qui brasse beaucoup d'air. Et c'est bien comme ça.»

VINCENT CHOBAZ



Alain Wicht

LA QUESTION

Qui fait le journal du lundi?

Durant le week-end, chacune des quatre rubriques du journal organise son service de piquet. Idem pour la cellule web. Hors événement extraordinaire – une échéance électorale par exemple –, les équipes sont moins populeuses qu'à l'accoutumée. Un cahier fait cependant exception: celui des sports, avec une majorité de journalistes sur le pont les samedis et dimanches. Dès la fin d'après-midi et l'arrivée du desk (mise en pages), de la correction ou de la pré-pression aux annonces, le rythme dominical s'accélère sensiblement.

Avec Christophe Sugnaux à sa tête, le desk assure la mise en page du journal. C'est le trait

Là où la matière prend

Tu ne vas plus exister, tu n'auras plus ton nom dans le journal!» En 2011, les remarques émises par certains de ses collègues n'ont pas eu raison de la détermination de Christophe Sugnaux, lorsqu'il a quitté son poste de journaliste à la rubrique régionale pour découvrir «l'envers du décor». Autrement dit, rejoindre ce que l'on appelle le desk, domaine des metteurs en page. Il est aujourd'hui le chef de l'équipe de six personnes.

«Nous sommes le trait d'union entre la rédaction et l'imprimerie», illustre l'habitant de Billens âgé de 50 ans. Son rôle? Agencer la matière du lendemain, en collaboration avec les éditeurs et les journalistes tout en respectant la charte graphique du journal. Il doit aussi veiller à ce que la lecture soit attrayante, tout en gardant un œil sur le contenu. «C'est un boulot passionnant qui demande de connaître les ficelles du métier de journaliste, les rouages de la rédaction, les façons de travailler et les différents outils informatiques du système rédactionnel. Il demande évidemment aussi une certaine sensibilité graphique. Le desk, c'est un peu un couteau suisse dans le processus de production du journal.»

Au sein de l'équipe, où le rire est souvent un bon allié contre le stress inhérent au métier, on compte des polygraphes, c'est-à-dire des personnes formées aux arts graphiques, ainsi que des personnes ayant une formation de journaliste. «Une personne travaille de jour, entre 9 h 30 et 18 h 30. Elle s'occupe des pages tièdes et froides, autrement dit, de ce qui n'est pas lié à l'actualité brûlante et qui relève généralement du magazine. Elle construit aussi ce que l'on appelle le chemin de fer, à savoir le plan de production du journal avec les pages attribuées à chaque rubrique, que l'on retrouve sous la forme des quatre cahiers – ADN de *La Liberté*. Cette spécificité est aussi une contrainte, tout comme le fait que le total des pages du journal est forcément un multiple de quatre, afin de répondre aux exigences de l'impression.»

Un contre-la-montre

Une deuxième personne vient à 14 h, alors que le reste de l'équipe arrive à 17 h 30. «C'est le début du contre-la-montre», raconte Christophe Sugnaux, précisant que le desk a jusqu'à minuit et demi pour envoyer toutes les pages à



l'imprimerie sous peine d'engendrer des problèmes dans la distribution du journal. «Les dernières pages à partir sont généralement la Une, qui est complétée et adaptée jusqu'au dernier moment pour coller au mieux à l'actualité, et une page du cahier sportif. Nos lecteurs ont la chance d'avoir entre leurs mains le journal qui a, à ma connaissance, le bouclage le plus tardif de la presse romande.»

Parfois, de gros imprévus font monter la pression: «Je me souviens de l'élection du Pape François. L'information était arrivée très tard et nous avons organisé une séance de rédaction en urgence à 22 h durant laquelle nous avons complètement revu la Une du journal et le contenu de notre premier cahier.»

Père de trois enfants, Christophe Sugnaux apprécie ce rythme, qu'il assimile davantage à un travail du

soir qu'à un travail de nuit. «Je suis plutôt du genre couche-tard et ce rythme me permet d'avoir des doubles journées. J'ai ainsi eu la chance de passer beaucoup de temps avec mes enfants lorsqu'ils étaient petits. J'ai aussi pu m'investir dans la rénovation de la ferme familiale et j'ai le bonheur de passer encore beaucoup de temps à bricoler ou à jardiner avec mon papa, re-traité presque aussi hyperactif que moi si j'en crois mon épouse.» Il n'est pas rare non plus de voir Christophe Sugnaux sillonner les Préalpes durant la journée, que ce soit en parapente, à VTT ou à peau de phoque. Le revers de la médaille? «Difficile de faire partie de clubs ou de sociétés locales.» >>

«Le desk, c'est un peu un couteau suisse»

Christophe Sugnaux

LISE-MARIE PILLER

AMBIANCE

«Pas d'entrefilet pour le pied de Vaud»

«Tu as fait le chemin de fer?» Il est 14 h au desk: oui, le chemin de fer, qui fixe le nombre de pages et leur emplacement, est prêt. Les rubriques ont envoyé leurs maquettes. Il reste une dizaine d'heures avant le bouclage du journal et le rythme de montage des pages va aller en s'intensifiant. Déjà, les échanges fusent entre metteurs en pages, journalistes et éditeurs: «Pour la tête en page Suisse, je te mets un entrefilet avec bobine?» «Pour le pied de Vaud en revanche pas d'entrefilet, mais je peux te donner un chiffre.» «Allo? Un ventre de brèves en 4? O.K., je te l'assigne!» «Le surtitre est trop long, tu peux couper?» «L'article est corrigé, je t'imprime la tierce.»

A 19 h, le mur permet de faire le point sur les pages déjà montées. «Ce titre ne veut rien dire, merci de le changer», lance le chef de jour. «Et il faudra inverser la FR2.» Éditeurs et metteurs en pages s'exécutent. Le pied de la deuxième page du cahier régions sera notamment placé en haut et transformé en «grenier». Devant le mur, le chef grimace: «Cette page sandwich n'est pas terrible, il y a plus de pain que de garniture!» >>

JULIE RUDAZ

L'AMATRICE DE CHIFFRES, DE SYMBOLES ET DE GÉOGRAPHIE

Quand on lui dit «fusion», elle voit deux pièces de puzzle qui s'emboîtent. Ou alors des briques. «Sauf que les briques sont problématiques. Elles ont une connotation négative car elles séparent», explique Florence Cerouter (46 ans), qui crée les infographies publiées dans *La Liberté*. Autrement dit les logos, les cartes ou encore les diagrammes. «Mon but est de traduire par l'image les informations données aux lecteurs. C'est un moyen de les inciter à entrer dans un article.»

Florence Cerouter a rejoint le journal en tant que metteuse en page il y a huit ans, avant de passer au rôle d'infographiste en 2020. Désormais, sa journée commence vers 9 h 30. Les journalistes lui passent commandes des infographies dont ils ont besoin et dont la réalisation peut réclamer plus ou moins de créativité. Pensez par exemple à la meilleure façon de traduire visuellement la transformation de bois en hydrogène. L'infographiste utilise des logiciels tels que Photoshop, In Design, Excel.

«Il faut aimer les chiffres et la géographie. C'est indispensable.» Ensuite, elle adapte son infographie pour la version web de l'article. «Si tout se passe bien, je finis à 18 h 30. Mais la plupart du temps, je déborde.» Et le métier influence sa vie quotidienne: «Je réalise même des infographies dans ma cave pour la gestion de mes stocks. Je les organise par type, par année, et d'un seul coup d'œil, je sais ce qu'il me reste.»

LISE-MARIE PILLER

Editionneur pour le cahier Sport,
Thomas Truong relit, titre, coupe
la matière envoyée par ses collègues.

d'union entre la rédaction et l'imprimerie

forme

Plutôt gentil, le «méchant du film»



Charly Rappo/Alain Wicht

LEXIQUE

» **ÉDITIONNEUR**
Journaliste qui relit les textes avant leur mise en page et planifie l'agencement des contenus dans une page.

» **MAQUETTE**
Schéma dessiné par un journaliste ou un éditionneur à l'intention des metteurs en pages.

» **CHEMIN DE FER**
Plan de production du journal avec indication des pages attribuées à chaque rubrique et des publicités.

» **BOUCHON**
Page ou encart autopromotionnel.

» **PAGE TIÈDE OU FROIDE**
Tout ce qui n'est pas lié à l'actualité brûlante du jour et qui peut être préparé à l'avance. Les pages chaudes, elles, sont montées en fin d'après-midi et en soirée.

» **TÊTE DE PAGE**
Article principal d'une page. Par opposition, les pieds de page sont des articles moins longs et souvent non illustrés.

» **DÉPÊCHES D'AGENCE**
Articles synthétiques écrits par des agences de presse, qu'un média peut reprendre, moyennant le paiement d'un abonnement.

» **TIERCE**
Impression papier d'une page destinée à une ultime vérification avant l'envoi à l'imprimerie.

» **BOUCLAGE**
Heure à laquelle toutes les pages du journal doivent avoir été livrées à l'imprimerie.

Il existe un personnage de l'ombre, qui se situe entre les journalistes et les metteurs en pages. L'éditionneur. Chaque cahier a le(s) sien(s). Pour la rubrique sportive, ce rôle est campé par Thomas Truong depuis 2011. A moitié vietnamien par son père, ce Fribourgeois de 49 ans arbore les couleurs de sa petite tribu sur sa nuque. Un tatouage «6T» symbolise sa femme Thi Su et ses trois jeunes fils Tony, Théo et Timo – le dernier «T» étant pour Truong.

«Je relis les textes de mes collègues et compose le cahier sportif», résume l'habitant du Schoenberg, à Fribourg, précisant que selon le rédacteur en chef, il doit être «le méchant du film». Il doit ainsi traiter avec les journalistes, qui veulent parfois «avoir plus de temps avant de rendre leur texte et plus de place», et les metteurs en pages, qui aimeraient «que les délais soient respectés et que les photos soient plus grandes».

Sueurs froides à l'Euro

Concrètement, sa journée commence à 16 h 30. «La cheffe des sports, Patricia Morand, m'explique ce qu'il s'est passé pendant la journée, me donne le nombre de pages et ce qu'il y aura dedans.» Le squelette est là, autrement dit les articles que rédigent ses collègues journalistes. Il restera à compléter les pages, notamment avec des dépêches d'agence. A 17 h, Thomas Truong présente son sujet fort, avec les autres éditionneurs, à la personne qui pilote l'édition du jour. La Une du journal se décide à ce moment-là – à moins que de l'actualité brûlante ne tombe dans la soirée. «A 19 h, c'est le mur», poursuit le Fribourgeois. Les pages déjà prêtes sont accrochées sur un mur (d'où le nom) et commentées notamment par le chef de jour. On veille au rythme et au choix des images. Ensuite, l'éditionneur a jusqu'à minuit et demi au plus tard pour finaliser le cahier sportif.

Il arrive qu'il y ait des sueurs froides, comme lors de la spectaculaire rencontre Suisse-France de l'Euro, le 28 juin dernier. «Le match s'est terminé à 23 h 45. Le calcul était vite fait. Nous avions quarante minutes pour boucler un travail qui nous prend normalement 1 h 30 à 2 h.» Il a fallu relire à toute vitesse les textes des journalistes, choisir la photo. «Tout ça dans un bruit de folie. Dans la rue, ça ne faisait que klaxonner. Un des correcteurs avait même mis des pamirs», raconte l'éditionneur, qui prend moins le temps de relire dans ces cas-là, «car il vaut mieux avoir un journal avec quelques imperfections que pas de journal du tout». Et d'avouer: «Ce n'est pas comme si on priait pour qu'une

équipe perde avant les prolongations, mais presque...»

Pour surmonter ce stress, lui-même avoue beaucoup relativiser, car même si une faute est relevée le lendemain, il sait ce qu'il a fait et combien d'éléments il a corrigé. Il relève aussi le gros travail des journalistes sportifs, qui écrivent souvent très tard sur leur ordinateur portable et se font parfois chasser des patinoires et des stades à l'heure de leur fermeture. Avant de devoir encore rentrer, parfois depuis Ambri, Davos ou Genève.



«Ce n'est pas comme si on priait pour qu'une équipe perde avant les prolongations, mais presque...»

Thomas Truong

Restent les imprévus: «Par exemple, nous prévoyons une très grande place pour un match de hockey, qui ne se termine finalement pas avant minuit et demi.» Il existe plusieurs options: mettre un bouchon, un article en réserve ou un sujet d'agence à la place.

Quant aux horaires, ils ne dérangent pas Thomas Truong. Son éternelle bonne humeur est appréciée de ses collègues. «S'il ne pouvait mettre que du tennis dans les pages, il le ferait», le taquine Patricia Morand. «Non, ce n'est pas vrai», proteste celui qui adore Roger Federer et joue au tennis. »

LISE-MARIE PILLER

LA QUESTION

Comment devient-on journaliste?

En Suisse romande, il y a trois manières d'y arriver. La première: trouver une place de stagiaire dans une rédaction (deux ans) et suivre en parallèle les cours dispensés par le Centre de formation au journalisme et aux médias (CFJM) à Lausanne. Autre option: participer aux cours du CFJM précités en qualité de journaliste indépendant pouvant justifier un certain revenu tiré de la pratique de ce métier. Enfin, il y a la voie académique, avec le master en journalisme et communication proposé par l'Université de Neuchâtel.

Marc Loretan est en passe de boucler la correction des articles du cahier régional.

Premier lecteur de *La Liberté*, le correcteur Marc Loretan use chaque soir son crayon rouge

Le gardien de but du journal

In'y a pas si longtemps, les correcteurs partaient à la chasse aux coquilles, ces fautes de frappe – bien involontaires – qui polluent les textes des journalistes. Depuis l'arrivée des correcteurs automatiques, ces erreurs digitales n'ont pas disparu, mais elles sont beaucoup moins fréquentes. Il reste quelques fautes de syntaxe et l'une ou l'autre règle grammaticale malmenée. «Un correcteur est une sorte de gardien de but. C'est lui le dernier rempart pour empêcher la publication d'une faute. A la correction, mes quatre collègues et moi sommes les garants de la bonne image du journal. Il doit être impeccable avant de partir à l'impression», résume Marc Loretan, 60 ans, dont plus de 30 passés à corriger les articles de *La Liberté*.

Si le correcteur est le dernier à pouvoir empêcher les «autogols» des rédacteurs, il est aussi le premier lecteur du journal. A ses débuts, dans les années 90, Marc Loretan, alors encore étudiant, tirait plaisir à découvrir les nouvelles en primeur. Dans le monde numérisé d'aujourd'hui, les surprises sont moins fréquentes. Le jeune sexagénaire n'a en revanche pas changé son approche. «Le correcteur doit être le profane qui ne connaît rien au sujet. Si on ne comprend pas une phrase ou une tournure, nous appelons l'auteur pour en discuter», précise-t-il. Les modifications sont toutefois rares. «D'abord parce que les rédacteurs savent écrire, commence Marc Loretan, mais aussi parce que l'on ne signe pas les textes. Si ce n'est pas faux, nous ne changeons rien!»

Jamais avant minuit

Comme beaucoup de métiers, celui de correcteur a passablement évolué au cours des dernières années. «Avant, nous relisions les textes sur papier, nous notions les erreurs sur la feuille et l'équipe de la saisie se chargeait d'effectuer les corrections. Désormais, tout se fait directement sur l'écran», poursuit-il, un brin nostalgique en repensant aux tierces, les pages de journal imprimées dans leur entier qui passaient entre ses mains pour un ultime contrôle. «Cela permettait d'avoir une vue d'ensemble, d'éviter les répétitions dans les différents titres de la page et de repérer plus facile-



Charly Rappo

ment les éventuelles erreurs dans les noms ou dans la mise en page», apprécie-t-il. Une responsabilité qui repose désormais sur les épaules des éditeurs (lire aussi en page 29).

«Le correcteur doit être le profane qui ne connaît rien au sujet»

Marc Loretan

Sans marquer de préférence pour l'un ou l'autre thème, le correcteur avoue «ne pas maîtriser» les articles liés au cinéma, au théâtre ou aux concerts. Toute trouvée et pleinement recevable, son «excuse» découle d'une implacable logique. «Tout cela se passe pendant que je suis au travail», explique celui qui commence ses journées à 15 h et qui ne les finit jamais avant minuit. «C'est un horaire qui me convient. Je

monte en puissance le soir», sourit-il. Les samedi soir, l'un de ses deux jours de congé puisque le journal ne paraît pas le dimanche, sont consacrés à ses proches. «Je préfère voir des gens, passer du temps avec ma famille que filer au cinéma ou au théâtre. Raison pour laquelle je connais moins ces sujets», ajoute-t-il.

Le Grevisse en juge de paix

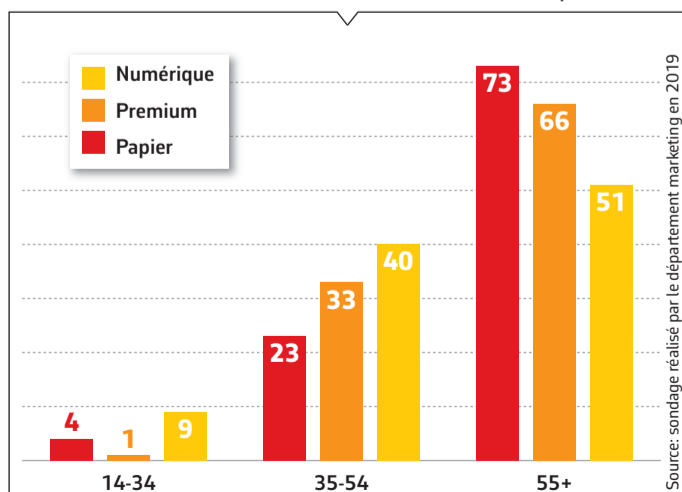
Derrière son écran, Marc Loretan est toujours sur ses gardes. Ses principaux ennemis? Les homophonies. «L'autel devient parfois hôtel. Cela n'a pas tout à fait le même sens...» avertit le correcteur, qui se méfie aussi des animaux! «Nous lisons régulièrement que quelqu'un «a repris les rennes» au lieu des rênes. Nous sommes aussi attentifs aux verbes

transitifs et aux prépositions mal utilisées», énumère le correcteur.

En cas de doute, le *Dictionnaire des difficultés*, le *Guide du typographe*, le *Petit Robert* ou le *Larousse* sont là pour aider l'équipe de la correction. S'il faut mettre tout le monde d'accord sur la langue française, c'est alors à un... Belge que revient cet «honneur»: Maurice Grevisse. «C'est le juge de paix. Son livre *Le bon usage de la grammaire française* fait référence», explique Marc Loretan, qui en fait parfois des cauchemars. «Il m'est arrivé de me réveiller en sursaut, la nuit, en me demandant si je n'avais pas raté un truc, avoue-t-il. Et en général, ce sont les plus grosses fautes – comme le 31 juin – qui échappent à tout le monde...» soupire-t-il. >>

FRANÇOIS ROSSIER

RÉPARTITION DES LECTEURS PAR TRANCHES D'ÂGE (en pour cent)



LE NUMÉRIQUE

En moyenne mensuelle
370 333
visiteurs uniques en 2020

6,67
pages vues par visite

4 min 15
durée de la visite moyenne

LE PAPIER

Lecteurs
98 000*

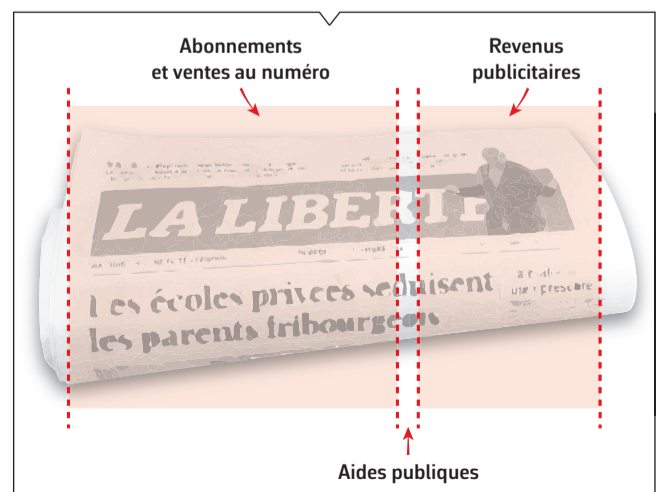
2,6
lecteurs par journal

* Chiffres Remp/Mach Basic 2021-1

AUDIENCE TOTALE

Lecteurs
142 000*

D'OÙ LA LIBERTÉ TIRE-T-ELLE SES REVENUS?



La Liberté est imprimée depuis 2015 à Berne. Reportage au côté de Matthias Kobel

Minuit, l'heure du print



Imprimée à Fribourg, dans ses propres murs, durant 143 ans, *La Liberté* a changé de salle d'accouchement début 2015. S'il est certifié AOP, le journal que vous tenez dans vos mains s'est teinté d'un léger accent alémanique depuis qu'il est mis sous presse entre 1h et 2h du matin au Druckzentrum de Berne. DZB: trois lettres d'où sortent chaque nuit des millions d'autres, assemblées quotidiennement dans la *Berner Zeitung*, *La Gruyère*, *La Liberté* et une dizaine d'autres titres. Sollicitées toute la journée, les trois énormes rotatives mettent les bouchées doubles une fois la nuit tombée. Elles cracheront 300 000 exemplaires avant que l'aube ne pointe.

Il est minuit, l'heure du print. Directeur du centre d'impression détenu par Tamedia, Matthias Kobel joue les guides dans l'usine, qui n'est pas sans rappeler *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin. D'ordinaire, le grand patron dormirait à une heure aussi tardive. «Je ne quitte mon lit en pleine nuit qu'en cas de problème majeur. A partir de 30 minutes de retard, l'équipe est obligée de m'appeler.» Son téléphone toujours allumé, l'Emmentalois a le sommeil léger: «La nuit, c'est toujours un peu chaud. Une casse papier arrive une à deux fois par semaine. A chaque fois, c'est 15 minutes de pertes, le temps de réintroduire la bande. Si nous sommes en retard, les fourgons aussi auront du retard au dépôt, et ainsi de suite. Nous n'avons que très peu de marge...»

Quatre cahiers, deux tours

Le jour de notre visite, tout est sous contrôle. Il est 0h 15 et les 28 pages de *La Liberté* du lendemain sont déjà là. «Comme l'impression de la *Basler Zeitung* sur la machine N° 20 s'est bien passée, nous allons pouvoir commencer en avance», se réjouit Matthias Kobel. Derrière un ordinateur, une spécialiste prépresse effectue un dernier contrôle des fichiers PDF envoyés par Christophe Sugnaux et son équipe (lire en pages 28-29). Les pages sont divisées en quatre couleurs: le cyan, le magenta, le jaune et le noir. Le direc-

teur s'arrête sur le logo de *La Liberté*. «Un mélange bien particulier de magenta et de jaune. Le dosage d'encre doit être juste. Sinon, on risque de se retrouver avec le rouge de Marlboro.»

Plus loin, les imprimeurs sont déjà à pied d'œuvre. Une fois les plaques insérées dans le «monstre», le papier introduit par les bobineurs en contrebas et les derniers détails techniques réglés, l'imprimerie se remet en branle vers 0h 45. Par quatre à la laize (sur la largeur), les pages de notre quotidien se mettent à défiler de plus en plus vite. Minutieux, le processus d'assemblage se conclut par un voyage dans la plieuse, d'où sortent à la queue leu leu les produits finis. Marque de fabrique de «*La Lib*», les quatre cahiers obligent les rotativistes à répéter l'opération une deuxième fois. «C'est l'un de nos journaux les plus complexes à réaliser»

Matthias Kobel

produits finis. Marque de fabrique de «*La Lib*», les quatre cahiers obligent les rotativistes à répéter l'opération une deuxième fois. «C'est l'un de nos journaux les plus complexes à réaliser.»

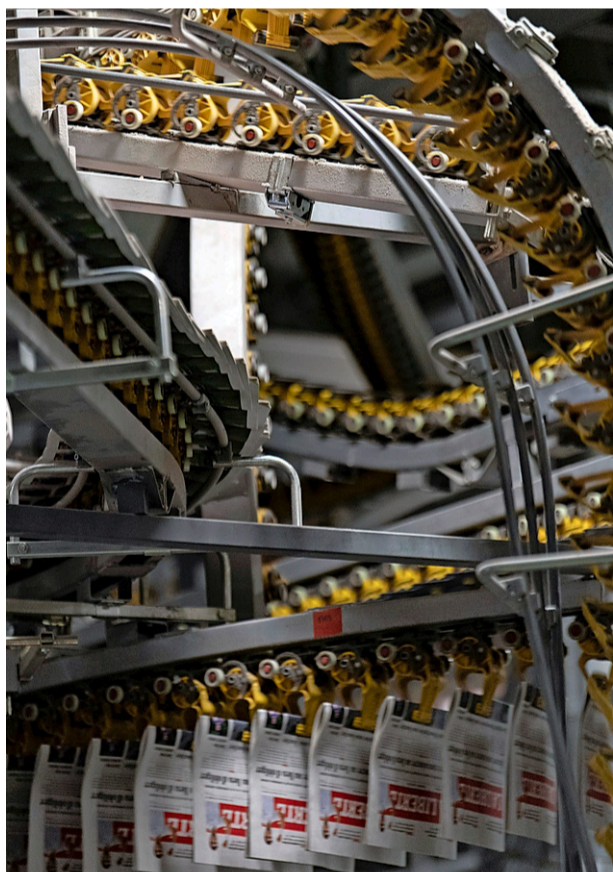
A intervalles réguliers, un employé attrape un exemplaire sur la chaîne de production qui vole au-dessus de sa tête et le passe au peigne fin sur son pupitre. «Rien n'est laissé au hasard, assure Matthias Kobel. Même si tout se passe bien, il est toujours possible de régler les couleurs, de modifier la position de l'image sur la page ou celle du pli.»

Avec quatorze fourgonnettes

Achetés en Suisse, en Allemagne et en Scandinavie, les rouleaux de papier sont empilés au sous-sol. Deux sont nécessaires pour une seule édition, soit l'équivalent de 3,6 tonnes, ou 58 kilomètres. Depuis sa venue au monde jusqu'à son acheminement dans le centre d'expédition, chacun des 29 450 exemplaires de *La Liberté* s'offre un périple de 7 minutes sur les interminables rails prévus à cet effet.

Au postpresse, situé à l'autre bout du DZB, des dizaines de temporaires réceptionnent les journaux, les trient et les répartissent par paquets dans les 13 fourgonnettes qui prendront la route du canton de Fribourg. «Les premiers exemplaires filent à La Poste. Les suivants sont pour les porteurs.» La visite se termine. L'impression de *La Liberté* aussi. 1h 45, l'heure du lit pour Matthias Kobel. >>

PIERRE SCHOUWEY



58 km

Le papier nécessaire pour une édition de *La Liberté*, soit 3,6 tonnes.

60 min

Le temps nécessaire pour l'impression des quelque 30 000 exemplaires de *La Liberté*.

Dirigé par Matthias Kobel (au centre), le Druckzentrum de Berne gère l'impression et l'expédition d'une bonne dizaine de titres, dont *La Liberté*. Alain Wicht

Chaque matin, une armée de porteurs livre *La Liberté*. Le regard de Jacqueline Duffey

Plus c'est tôt, plus c'est beau

Tout a commencé un 1^{er} avril. «Et ce n'est pas une farce!» s'esclaffe d'entrée Jacqueline Duffey. C'est en 1980, le jour des blagues donc, que la Marlinoise a fait son entrée au service commercial de *La Liberté*. Quarante et un ans plus tard, après plus de dix années comme responsable du portage, elle met à profit ses derniers mois dans l'entreprise comme employée du service de distribution pour faciliter la transition avec sa successeuse, Marine Ansermet.

Au cours de ces quatre décennies, elle a participé activement au développement du secteur. «*La Liberté* a toujours eu recours aux porteurs. Du temps des sœurs de Saint-Paul, il y avait déjà des gens qui venaient chercher les journaux pour les livrer en ville de Fribourg. Le service n'a cessé de prendre de l'ampleur, mais le but n'a pas changé: distribuer le journal le plus tôt possible!» explique Jacqueline Duffey, qui a travaillé durant plusieurs années comme porteuse et qui dépanne encore aujourd'hui, notamment quand les titulaires sont malades.

Plus de 15 000 journaux

Avec Marine Ansermet, responsable du service, et Gérard Vasquez, elle gère aujourd'hui 150 porteurs qui acheminent quotidiennement plus de 15 000 exemplaires de *La Liberté* dans les boîtes aux lettres du canton et de quelques villages limitrophes. «Plus chères que celles de La Poste», qui sont accompagnées d'une aide à la distribution, les tournées sont longuement discutées et soigneusement planifiées. «Nous avons commencé par Fribourg et Bulle, puis nous sommes allés à Estavayer-le-Lac et Payerne, se souvient-elle. Nous n'avons cessé d'agrandir notre offre. Pour envoyer un porteur, il faut une certaine densité, mais rien n'est définitif. Nous nous adaptons sans cesse en répertoriant les nouvelles constructions et en effectuant des repérages sur le terrain.»

Une fois la décision actée, la distribution est organisée dans ses moindres détails. «Il faut tout coordonner. Cela va de la livraison des journaux par le centre d'impression,



Alain Wicht

à Berne, d'où partent chaque nuit treize chauffeurs, à la récupération des clés ou des codes dans les gérances afin de pouvoir accéder aux entrées des immeubles», explique encore Jacqueline Duffey. Pour faciliter la tâche des porteurs, de petits autocollants orange fluo avec un L noir sont placés sur les boîtes aux lettres des abonnés. Il faut alors encore composer avec l'appétit de... quelques gastéropodes particulièrement voraces. «Les escargots adorent manger ceux de *La Liberté*, a pu constater la Marlinoise. Je ne sais pas

si c'est à cause de la couleur ou de la colle, mais nos autocollants disparaissent régulièrement...»

Dès 3 h 30 du matin

En dépit de ces attaques sournoises et d'une météo parfois capricieuse, notamment en hiver quand les chasse-neige n'ont pas encore ouvert les routes, les journaux sont toujours livrés. «A l'exception d'un samedi il y a quelques années, lorsque la rotative est tombée en panne et qu'aucun journal n'a été imprimé, nous avons toujours pu livrer *La Liberté*», an-

65%

La proportion d'exemplaires livrés chaque jour aux abonnés par les 150 porteurs. Le 35% restant est acheminé par La Poste.

nonce fièrement la future retraitée. Les premiers lecteurs peuvent prendre connaissance des nouvelles dès 3 h 30 du matin. C'est plus de 10 heures avant certains, qui sont contraints d'attendre le passage de La Poste en début d'après-midi... «Les Tessinois et les Grisons doivent même patienter jusqu'au lendemain», compare Jacqueline Duffey, convaincue de l'importance de son service. «Il est vital pour *La Liberté*! Si le journal n'est pas livré tôt, les gens ne s'abonnent pas.» >>

FRANÇOIS ROSSIER

Aux petits soins pour les lecteurs

Davide Tamburino dirige le service commercial, contact privilégié entre les lecteurs et leur journal.

«*La Liberté*, service commercial Tamburino!» Il est 7 h 30 passées d'une dizaine de minutes lorsque le poste 1 sonne pour la première fois au troisième étage de *La Liberté*. Une sonnerie discrète, qui suffit à mettre en alerte Davide Tamburino. A l'autre bout du téléphone, un lecteur souhaite signaler un changement d'adresse. «J'ai fait le nécessaire, je vous souhaite une toute bonne journée», conclut le Fribourgeois de 35 ans, un sourire dans la voix. Davide Tamburino est à la tête du service commercial de *La*

Liberté depuis le début de l'année. Cet enfant de Pérolles dirige actuellement une équipe de six personnes.

Le rôle de ce qu'il décrit comme le «cœur névralgique» de l'entreprise? Assurer le contact entre *La Liberté* et ses lecteurs. Vous souhaitez signaler un retard de livraison, un changement d'adresse, ou modifier votre abonnement? Par téléphone ou par e-mail, c'est toujours avec l'équipe du Fribourgeois que vous serez mis en contact. «Il peut nous arriver de répondre à une centaine d'appels par jour», explique le responsable, dont l'équipe gère aussi tout ce qui



concerne la facturation. Le quotidien de l'équipe commerciale est ainsi dicté par les événements de la nuit. Ce jour-là, un collègue vient annoncer un léger retard sur la tournée d'un porteur. Mais l'affaire semble déjà rétablie. «La communication est vraiment vitale pour nous. Nous avons besoin d'être informés pour ensuite répondre correctement à nos clients», souligne celui qui a rejoint *La Liberté* en février 2020. «A mes débuts, j'ai été très étonné de voir à quel point les lecteurs attendent leur journal. S'ils ne l'ont pas reçu, leur journée commence mal!» >> JÉRÉMY RICO

LA QUESTION

Dans quel cahier faut-il placer sa publicité?

Les études média (REMP) ne permettent pas de répondre directement à cette question. Elles donnent des précisions sur l'audience quotidienne moyenne d'une édition. Chaque cahier traitant d'un contenu ciblé (Suisse, international, régional, sport, magazine...), il offre ainsi l'opportunité à l'annonceur, au travers des emplacements publicitaires, de déterminer l'environnement le plus favorable.

La Liberté bénéficie quotidiennement d'une audience papier et digitale moyenne de 142 000 lecteurs.